

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

SEPTIÈME ARTICLE.

HENRI IV.

La cour de Henri IV adopta définitivement le chapeau de feutre, à bords retroussés, ombragé d'un bouquet de plumes. Elle propagea l'usage de séparer les chausses des bas, et de placer sur le genou une jarrettière à rosette. Un *fringant* de ce règne devait avoir une fraise ou *rotonde* très-raide, montée sur du carton; une écharpe blanche, en sautoir, sur son pourpoint *tail-ladé*; une *cape* ou manteau court à l'*espagnole*; un haut-de-chausses à *crevés*; des bas-de-chausses collants, en taffetas de la Chine, rouge et blanc. Il devait encore, suivant le poète satirique Régnier,

Dire cent et cent fois : « Il en faudroit mourir. »
Sa barbe pinçoter, cageoler la science,
Relever ses cheveux, dire : « En ma conscience. »
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

Berthelot, autre poète contemporain, dans son *Inventaire d'un courtisan*, nous indique une partie des objets nécessaires à la toilette d'un *jeune frisé*.

La coquille d'un limaçon
Pour bien lisser une rotonde,
Une carte entière du monde,
Des gants neufs de peau de souris,
Une once de poudre d'iris,
Des préceptes pour la grimasse,
Une grosse trompe de chasse,
Un papier tout plein de ruban,
Et les deux manches d'un *gaban*,
Un compas pour l'astrologie,
Plusieurs figures de magie,
Un chapeau gris, quatre boutons,
La rogneure de deux testons (1),

(1) Pièce de monnaie.

Un fer pour friser la moustache,
Des gauffres, un peigne, un panache,
Dont il se pare quelquefois,
Allant à la maison des Roys.

Le *gaban*, dont il est question dans ce fragment, était un manteau de feutre à longs poils et à manches, dont on s'affublait pour se garantir de la pluie. A la campagne, et par le mauvais temps, les hommes se couvraient aussi d'une casaque à capuchon, appelée *paletot*, mot dérivé, suivant les uns, du latin *palliotum* (petit manteau), et suivant les autres, de *pallium* (manteau), et de *tot*, qui signifie en breton *cha-peau*. Vous voyez, mesdemoiselles, que les nouvelles modes sont souvent bien vieilles.

Les dames, sous le *Béarnais*, continuèrent à porter des masques, à se parfumer d'ambre gris, de musc et d'eaux cordiales, à ressembler à des cloches par l'ampleur de leurs robes à *vertugade*. Quelquefois leur corsage, au lieu d'être boutonné par devant et de se terminer carrément, s'entr'ouvrait pour laisser voir une chemisette, et s'allongeait en pointe aiguë. Le faste des courtisans dépassa encore celui de leurs devanciers, malgré les édits de 1594, 1601 et novembre 1606, contre les *clinquants* et *dorures*. Henri IV était mis d'ordinaire assez simplement; il jouait à la paume, sans pourpoint, avec une chemise déchirée et de larges chausses grises, dites à *jambes de chien*. Il évitait la représentation, mais lorsqu'il y était contraint, il mettait un pourpoint de velours chamarré d'or, sans toutefois quitter son chapeau gris, orné d'un blanc *pennache*. Tel fut son costume lorsqu'il entra à Paris, le lundi 15 septembre 1594, en revenant du château de Saint-Germain. Gabrielle d'Es-

trées, dame de Liancourt, le précédait dans une litière découverte. « Elle étoit, disent les *mémoires* contemporains, chargée de tant de perles et de pierreries si reluisantes, qu'elles offusquoient la lueur des flambeaux, et avoit une robe de satin noir toute *houppée* de blanc. »

« Le samedi 12 novembre 1594, raconte Pierre de l'Étoile, on me fit voir un mouchoir qu'un brodeur de Paris venoit d'acheter pour madame de Liancourt, laquelle devoit porter le lendemain à un ballet, et en avoit arrêté le prix à *dix-neuf cents écus*, qu'elle lui devoit payer comptant. Le dimanche gras de l'année 1595 furent faits à Paris force ballets, mascarades et collations, et à la cour encore plus, où les plus belles dames, richement parées et magnifiquement atourées, et si fort chargées de perles et pierreries qu'elles ne se pouvoient remuer, se trouvèrent par le commandement de sa majesté. »

Au carnaval de 1596, les festins, les fêtes, les parures furent plus magnifiques encore. « Quant aux habillements, bagues et pierreries, la superfluité y étoit telle, qu'elle s'étendoit jusque au bout des souliers et patins des dames et damoiselles; et cependant processions de pauvres se voyoient dans les rues en telle abondance, qu'on n'y pouvoit passer, lesquels crioient à la faim, pendant que les maisons des riches regorgeoient de banquets et superfluités : choses abominables devant la face de Dieu. »

L'habillement que commanda le marquis de Bassompierre, à l'occasion du baptême des enfants du roi, le 14 septembre 1606, étoit de toile d'or violette, brodée de palmes entrelacées, et enrichie de cinquante livres de perles; il coûta avec l'épée *dix-neuf mille écus*, dont six cents pour la façon. Jean de Serres, auteur de *l'Inventaire de l'Histoire de France*, nous fournit de nouveaux détails sur le luxe déployé dans la même cérémonie : « Les princes et les seigneurs de la cour concer-

toient à qui devanceroit l'un l'autre en dépense. Dedans les gardes seules d'une superbe épée, que le duc d'Épernon fit monter, entrèrent *dix-huit cents diamants*, dont le plus riche étoit du prix de vingt écus, et le moindre de quatre à cinq, et revenoient ces gardes, au dire de l'orfèvre qui les étoffa, à trente mille écus. Jamais ne fut rien de plus admirable à la veüe ny de plus incroyable à l'ouye, que la beauté, l'ornement et le lustre des princesses et dames de la cour : les yeux humains ne pouvoient soutenir la splendeur de l'or, ny la candeur de l'argent, ny le brillant des perles et pierreries, qui couvroient leurs habillements; et tout ce qui se peut recouvrer de précieux et de rare en étoffes, revêtoit les princes et seigneurs. La robe de la reine, étoffée de trente-deux mille perles et de trois mille diamants, la mettoient hors de pair et de prix. » Le peuple imitait cette somptuosité, et Henri Étienne nous apprend « qu'un petit compagnon dépensoit bien cent francs, ou à peu près, pour une seule paire de chausses. » Il n'étoit pas rare qu'une simple bourgeoise consacrat la même somme à la façon d'une robe.

Les barbes, triomphant des obstacles qu'on leur avait suscités, régnèrent sans partage avec Henri IV. On en vit de rondes, de carrées, de pointues, à la *ligue*, en *queue d'aronde* ou d'hirondelle, en feuilles d'artichaut, etc. Les *barbes en éventail* étoient consolidées avec un mastic de cire parfumée, et enfermées chaque soir dans une *bigotère*, bourse du genre des aumônières que les bigots portaient à la ceinture.

La mode des *barbes en satire* fut due à un pauvre charbonnier, nommé François Trouillac, que Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, découvrit en chassant dans la forêt du Mans, et qu'il envoya au roi. Ce Trouillac avait sur le front une corne recourbée, qu'il étoit obligé de couper comme nous coupons nos ongles.

Henri IV, après l'avoir montré à toute la cour, le donna à un valet d'écurie, qui en fit l'exhibition publique dans une maison de la pointe Saint-Eustache, au mois de septembre 1599. Les curieux affluèrent; on admira non-seulement l'appendice cornu du phénomène, mais encore sa barbe rousse, douce et floconneuse. Toutes les barbes se taillèrent sur le patron de celle du malheureux charbonnier, qui ne put jouir de ce triomphe involontaire, car trois mois après son arrivée, on l'enterrait dans le cimetière de Saint-Côme, rue de la Harpe, au coin de la rue des Cordeliers.

LOUIS XIII.

Le crime de Ravallac fut fatal aux barbes; le successeur de la victime ayant neuf ans, les mentons des courtisans se mirent insensiblement à l'unisson de celui de l'enfant roi. Le dernier magistrat qui porta la barbe fut Richard Mithon, bailli et juge criminel du comté d'Eu, mort vers 1626. Toutefois l'on conserva avec soin les moustaches à l'espagnole, à la royale, à la turque, en garde de poignard. On y attachait un prix extraordinaire. « J'ai bonne opinion, dit un grave moraliste, d'un jeune gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster et à la redresser n'est point du tout du temps perdu; plus il l'a regardée, plus son esprit doit être nourri et entretenu d'idées mâles et courageuses (1). » Lorsque François de Montmorency, comte de Bouteville, fut décapité, le 21 juin 1627, il porta la main à sa moustache, pour la défendre des ciseaux du bourreau, et son confesseur Cospéan, évêque de Nantes, s'écria en joignant les mains : « Quoi ! mon fils, vous pensez encore au monde ! » Honoré d'Albert, seigneur de Cadenet, nommé maréchal de France en 1609, inventa les *cadenettes*; c'était une poignée

de cheveux qu'on laissait longs sur la face gauche de la tête, après avoir coupé le reste très-court. De 1612 à 1619 régna, pour les hommes, la *coiffure à la comète*; les cheveux, séparés sur l'occiput, formaient par derrière une sorte de queue flottante, qu'on ramenait sur l'une ou l'autre épaule. Vers 1620, Louis XIII devint chauve : accident qu'il attribuait plaisamment aux harangues qu'on lui avait débitées. Il prit perruque, et les courtisans s'empressèrent de l'imiter. Les perruques se composèrent d'abord uniquement de deux touffes attachées aux deux côtés d'une calotte de taffetas; on crut avoir trouvé un grand perfectionnement quand on y ajouta une touffe postérieure.

Le costume, sous Louis XIII, s'éloigna insensiblement de celui du seizième siècle. Aux fraises succédèrent les *rabats*, les collets bordés de dentelle, et les *cravates*, qu'introduisirent en France, pendant l'année 1636, les cavaliers croates, au service du roi. « La cravate, suivant la définition d'Antoine Furetière, est une espèce de collet que portent les hommes, quand ils sont en habit de campagne ou en justaucorps; elle se noue autour du cou, et les deux bouts pendent fort bas dessous le menton. »

Le pourpoint à basques tendait à devenir l'habit moderne; il s'ouvrait pour laisser paraître la chemise, dont les plis descendaient sur la ceinture; les hauts de-chausses étaient remplacés par une culotte flottante; au-dessus du genou s'attachait le *canon*, cercle d'étoffe frangé de dentelles. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, raille le duc de Candale en disant : « Il n'avait de grand que ses canons. » On se chaussait de bottes à *entonnoir*, de souliers à talons hauts, enjolivés de rosettes. Les dames avaient renoncé aux *vertugadins*; elles superposaient deux robes, l'une courte et parfois retroussée, l'autre longue et traînante; le corsage était décolleté carrément; les manches, larges du haut, mais

(1) *Eléments d'éducation*, 1640.

sans matelassage, étaient collantes sur l'avant-bras. Les deux sexes prodiguaient les dentelles en voilettes, en manchettes, en tours de gorge, en garnitures. Les rubans, les volants, les *falbalas*, étaient semés à profusion sur les vêtements; le luxe allait toujours croissant, témoin ce passage du *Baron de Feneste*, roman du sieur d'Aubigné : « Les valets de pied de la cour eux-mêmes portent cheveux et perruques jusque sur les épaules, les manchettes jusqu'au coude, les chausses sur les talons, la gorge, le cordon de chapeau et les oreilles toutes bigarrées de rubans *incarnadins*. »

Louis XIII rendit deux nouvelles ordonnances, en 1633 et 1634. Cette dernière produisit une vive impression, qui se manifesta par des milliers de caricatures; l'une d'elles représente un marchand flamand qui s'arrache les cheveux, foule aux pieds des broderies, et s'écrie :

Que fait-on publier? Que venons-nous d'entendre?
Mettons bas la boutique, et de nos passements
Faisons des cordes pour nous pendre.

Une autre estampe est intitulée : *Pompe funèbre de la Mode, avec les larmes de Démocrite et les ris d'Héraclite*. La Mode, portée par quatre femmes, est suivie d'un long cortège de tailleurs, de barbiers, de brodeurs, de *faiseuses*, qui élèvent, en guise de bannières, des bâtons chargés de dentelles et d'ajustements. On aperçoit au fond un sarcophage, avec cette épitaphe :

Ci gist sous ce tombeau, pour l'avoir mérité,
La Mode qui causoit tant de folie en France.
La mort a fait mourir la superfluité,
Et va faire bientôt revivre l'abondance.

L'effet des édits n'atteignit pas la cour; elle conserva ses habits dorés, ses dentelles, ses pierreries, ses manteaux à *ramages*, doublés de loup-cervier et d'hermine. Les bourgeois seuls durent se priver de galons, de plumes, de bottes, de manches à *tail-lades*. Les leurs avaient cependant, à la partie supérieure, une ouverture longitudi-

nale, qui laissait la chemise à découvert et pouvait se boutonner. Les bourgeoises, faute de dentelles, se contentèrent de *galants* : c'était sous ce nom qu'on désignait toute espèce de rubans. Dans la *Galerie du Palais*, comédie du grand Corneille, jouée en 1635, Oronte dit à Florice :

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galant.

Dans la même pièce, un mercier dit à Cléante :

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie?
Des gants en broderie ou quelque petite oie?

Ce nom, qui signifiait au seizième siècle abattis de volaille, servait, sous Louis XIII, à désigner les rubans, les plumes, le nœud d'épée, les gants, les bas, les souliers et la garniture de l'habit.

Scarron, dans son *épître burlesque* à madame de Hautefort, nous a laissé le portrait des *merveilleux et merveilleuses* de 1640, à la fin du règne de Louis XIII :

Parlerai-je des jouvenceaux,
Tous argentés par leurs manteaux,
Tous enchérissant sur la mode,
Commode soit ou non commode;
Ayant tous canon trop plissé,
Rond de bottes trop compassé,
Souliers trop longs, grègue trop large,
Chapeau à trop petite marge;
Trop de galons dessus les reins,
A la tête de trop longs crins.
Parlerai-je de ces fantasques
Qui portent dentelle à leurs masques,
En chamarrant les trous des yeux,
Croyant que le masque en est mieux?
Dirai-je : qu'en la canicule,
Qu'à la cave, même l'on brûle,
Elles portent panne et velours?
Mais ce n'est pas à tous les jours;
Qu'au lieu de mouches, les coquettes
Couvrent leur museau de paillettes,
Ont en bouche canelle et clour,
Afin d'avoir le flairet doux,
Ou du fenouil, que je ne mente,
Ou herbe forte comme mente.

ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Lutèce et Paris, histoire religieuse, civile, monumentale et morale du vieux et du nouveau Paris, à l'usage de la jeunesse, par Victor Herbin. Un joli volume richement illustré, prix 5 fr.; à la librairie classique et d'éducation, 37, rue Fontaine-Molière.

L'auteur, se renfermant dans des limites modestes, se borne à raconter la naissance de Lutèce et les successives et merveilleuses transformations de cette métropole du monde civilisé. Il montre d'abord la religion du Christ, mère secourable, veillant dès le berceau sur les destinées de la ville à peine éclosée; puis, la société s'organisant, il enregistre les progrès de la civilisation chez le peuple qui grandit, et les lois que réclament ses besoins nouveaux. Les monuments, ces incorruptibles témoins du passé, ne sont pas oubliés, non plus que les poétiques ou dramatiques, mais toujours touchantes, traditions de la chronique populaire; enfin, il trace le tableau le plus exact possible des mœurs aux époques principales. A ce sujet nous vous citerons :

La Légende du comte Robert.

Sous le règne de Henri I^{er}, c'est-à-dire vers l'an 1061, vivait, chargé d'années et de gloire, et retiré dans son castel, dont les dépendances touchaient au monastère de Saint-Martin, le comte Robert, fait comte d'Hast par le roi pour lui avoir sauvé la vie dans une bataille, en tuant d'un coup de lance le barbare sous le fer duquel il allait succomber. Son fils Jehan, beau et vaillant chevalier, l'avait remplacé dans les combats, et depuis trois années

son père priait pour son heureux retour.

Or, le comte Robert ne priait pas seul : Blanche, l'orpheline qu'Hermangilde, sa défunte femme, avait élevée, et qui était, moins quelques années, de l'âge de Jehan, Blanche, à qui le comte donnait le doux nom de fille, avait grandi avec le fils de son bienfaiteur, partageant ses jeux, ses espérances et ses joies; chaque soir elle venait s'agenouiller aux pieds du vieux comte, joignant ses prières à celles que la maison assemblée élevait vers le ciel pour le retour du fils bien-aimé que tous rappelaient de leurs vœux. Puis, quand les serviteurs, la prière finie, s'étaient retirés, quand le silence régnait dans la vaste et sombre demeure, le vieux comte et Blanche demeuraient de longues heures dans le doux souvenir du passé ou dans la communication de leurs craintes relatives à Jehan.

Un jour, d'éternelle mémoire, apporta dans Paris le bruit que les Normands venaient d'être vaincus et chassés, sans doute pour toujours; mais les guerriers de France n'avaient triomphé que par le courage du désespoir, payant de leur sang l'affranchissement de leur patrie; de ce nombre, racontaient les messagers de l'armée, était le fils du comte Robert.

Quand cette nouvelle pénétra dans le manoir du père de Jehan, elle y jeta la consternation. Personne, parmi tant de vaillants hommes d'armes, n'osait se présenter devant le comte pour lui annoncer la mort de son fils. Blanche, seule, prenait le courage de remplir cette terrible mission, lorsqu'une grande rumeur se fait entendre : les chaînes du pont-levis s'abaissent avec fracas pour livrer passage à un guerrier; les dalles résonnent sous des pas

précipités, les deux levriers qui accompagnaient Blanche relèvent la tête, s'élancent vers la porte, qui s'ouvre pour laisser entrer un jeune homme sans casque, la chevelure en désordre, mais le regard triomphant, radieux...

C'était Jehan, Jehan vainqueur après de rudes combats. Il venait de délivrer son pays, de venger sa mère, car dans une invasion des Normands, dame Hermangilde, enlevée par ces barbares, n'avait été rendue qu'à prix d'argent.

Après ce retour, quelques jours heureux s'étaient écoulés pour Jehan et pour Blanche, lorsqu'un matin ils furent appelés dans l'oratoire du comte Robert, et le trouvèrent en compagnie de son chapelain. L'air de solennité de cette réunion inattendue frappait les deux jeunes gens, lorsque le comte leur dit : « Approchez-vous, enfants, prenez place près de moi ; ce que j'ai à vous dire est grave et intéresse le bonheur de votre vie. »

Puis le vieillard continua : « Vous vous aimez, enfants, et je remercie le Seigneur qui a inspiré à mon fils un amour pur et vrai pour la jeune colombe élevée par ma sainte femme qui est aux cieux et dont le vœu le plus cher était de voir Blanche devenir l'épouse de son fils. Par ses vertus modestes, son tendre dévouement, par tous les trésors que renferme son cœur, Blanche avait depuis longtemps mérité de porter le nom de fille que je lui avais donné : elle mérite de devenir l'épouse et la compagne de mon bien-aimé fils. Jehan, acceptes-tu Blanche pour épouse ?

— O mon père ! s'écria Jehan avec exaltation, mon père, pouvez-vous me le demander ?

— Et vous, Blanche, acceptez-vous Jehan comme l'époux que vous destinait votre digne protectrice ?

— Oui, mon père, répondit avec modestie la jeune vierge, et devant vous, devant notre sainte, qui du haut des cieux reçoit mon serment, je jure de me consacrer au bonheur de Jehan et au vôtre, mon père.

— Agnouillez-vous donc, enfants, car Dieu, par l'organe de son saint ministre, va bénir votre union. »

Et le chapelain, prononçant les sacramentelles paroles, unit les deux fiancés du berceau.

« Maintenant, reprit le comte Robert, que toi, Blanche, ma fille, tu as un appui, toi, Jehan, une compagne dans ce monde, apprenez la résolution que j'ai cru devoir prendre.

» J'ai fait un vœu qu'il est temps d'accomplir : quand, par suite des malheurs de mon pays, j'ai été séparé de dame Hermangilde, j'ai juré, en rentrant dans ma maison désolée et vide, de ne déposer l'épée que dès que moi ou l'un des miens aurait tiré vengeance de mon injure ; mais qu' aussitôt que le ciel m'aurait accordé cette faveur, j'irais finir dans le silence du cloître le reste des jours qui me seraient accordés par le Seigneur, afin de me préparer à mourir en chrétien. Ce vœu, je l'accomplis aujourd'hui, enfants ; je vous laisse jeunes, aimants, aimés et bénis ; vivez longtemps, marchez dans les routes droites, n'oubliez pas votre mère, qui du haut du ciel vous protège, et le vieillard qui chaque jour sur terre priera pour vous.

— Mon père, s'écria douloureusement Jehan, faisant un pas pour arrêter le comte, nous quitter sitôt et pour ne plus nous revoir, peut-être !

— Je vais me réfugier dans le seul bonheur réel, dans le seul amour vrai : celui de Dieu. Puisses-tu, Jehan, ne venir frapper à la porte de cette retraite qu'alors que, comme moi, l'âge aura courbé ton corps et dépouillé ton front ! Comte Jehan d'Hast, le frère Robert te fait son dernier adieu. »

Et lorsque Jehan et Blanche relevèrent la tête, sortant de l'état de stupeur où les avaient jetés ces paroles, le comte avait disparu ; il traversait d'un pas rapide les galeries et les cours de son manoir, recevant

les humbles saluts de ses valets et hommes d'armes, qui ne se doutaient guère que leur maître vénéré quittait la demeure de ses ancêtres pour n'y jamais revenir.

Jehan et Blanche essayèrent de se consoler par leur mutuel amour et par la pratique des devoirs imposés à leur rang... Une chose pourtant manquait aux jeunes époux; mais, dans la crainte de se montrer ingrats envers le ciel, ils n'osaient la lui demander... Bientôt ils n'eurent plus rien à désirer: Blanche allait être mère! Mais, hélas! au moment où il voyait combler tous ses vœux, Jehan n'était point père et déjà il avait cessé d'être époux...

Nous passerons rapidement sur les jours qui suivirent la mort de Blanche: ce ne serait plus d'ailleurs la vie de Jehan que nous raconterions, mais celle d'un autre lui-même, que la souffrance avait rendu insensible.

Une nuit, après avoir erré sous les murs de la cité, succombant à la fatigue, il se trompa de route, et après avoir franchi plusieurs clôtures, il tomba sur un tertre de gazon et s'y endormit...

C'était la tombe de sa bien-aimée... Jehan eut un songe. Pâle, comme à sa dernière heure, et triste, mais d'une tristesse tendre plutôt que sévère, Blanche lui apparut, et, d'une voix douce elle lui dit: » Jehan, mon Jehan d'autrefois, qu'es-tu devenu? Tu te désespères pour une séparation de peu de durée. Tu as oublié qu'époux sur la terre, nous serons encore époux dans le ciel. Tu es vaillant de cœur, ami; marche donc dans la vie comme tu marchais dans les combats. Tu es seul, dis-tu, tu n'as plus d'âme pour épancher ton âme; ignores-tu donc que nous pouvons communiquer ensemble par la prière? Rappelle-toi les jours d'autrefois, lorsque, séparés par les événements, nous vivions éloignés l'un de l'autre; chaque jour nos âmes et nos pensées se confondaient pour monter vers Dieu. C'était à l'heure du soir. Pourquoi ne pas continuer ces pieux et

consolants entretiens? Reviens à moi, Jehan, mon Jehan bien-aimé; reviens à moi en revenant à Dieu, et promets-moi que chaque jour, à l'heure où la lumière fait place à la nuit, tu viendras ici prier près de moi; tu rappelleras ainsi un moment sur la terre mon âme pour l'unir à la tienne.

— O Blanche! Blanche! je te le jure! » s'écria Jehan, arraché de son sommeil. Mais quand il ouvrit les yeux, le doux fantôme avait disparu; le jour commençait à poindre. Il baisa pieusement le sol sacré, et se releva, décidé à accomplir la généreuse résolution qu'il venait de former.

Il passa sous les murs de son manoir en lui jetant à peine un regard, et vint frapper à la porte du monastère de Saint-Martin.

Le premier religieux qu'il rencontra sur son passage, ce fut son père, aux genoux duquel il se précipita en s'écriant: « Mon père, bénissez-moi! »

Celui-ci, frappé à cette vue, allait interroger son fils, lorsque Jehan reprit: « Puissest-tu, m'avez-vous dit en me quittant, n'avoir à venir frapper aux portes de la retraite sainte qu'alors que, comme moi, l'âge aura courbé ton corps et dépouillé ton front!... Je suis jeune encore, mon père, et cependant me voici! — Que viens-tu faire en ces lieux? — Prier, me souvenir et pleurer. — Viens donc, mon fils, et que la paix du Seigneur soit avec toi! »

Le même jour, Jehan était reçu à l'épreuve parmi les frères; il ne pouvait prononcer ses vœux qu'au bout d'une année; mais ce n'était là pour lui qu'une forme inutile; bien résolu de tenir le serment fait à Blanche et à Dieu, dès son entrée au couvent il lui avait fait don de toutes ses richesses et de tous les biens et possessions de la seigneurie d'Hast.

Plusieurs mois s'étaient à peine écoulés que le vieux manoir était abattu pour faire place à de vastes enclos; les fossés comblés se trouvaient convertis en riants jardins. Chaque soir, un jeune moine sortait silencieusement par la poterne et venait

s'agenouiller en face d'un tertre de gazon surmonté d'une croix. C'était le pauvre Jehan qui venait prier près de Blanche. Plusieurs fois il remarqua les traces d'un passage pratiqué violemment à travers ce champ sacré. Le pieux époux opposa à cette profanation d'insuffisants obstacles, car chaque fois qu'il revenait à sa pieuse station, il trouvait la fragile clôture foulée par des pieds de chevaux. Un soir, animé d'une sainte colère, il s'était décidé à veiller près de la tombe outragée, pour rappeler le profanateur aux sentiments de respect dû aux morts, lorsque, à l'aube naissante, il vit accourir, monté sur son destrier, un chevalier, précédé d'un page porteur d'une torche, et suivi de deux hommes d'armes. C'était un méchant seigneur du voisinage, détesté des hommes, et maudit de Dieu. Au moment où il se préparait à franchir, selon son habitude, la religieuse enceinte, Jehan se jeta au devant de lui, en criant : « Qui ose ainsi troubler le repos des morts et violer leur dernière demeure ? »

— Moi ! répondit d'une voix colère le sire de Lutys, moi qui ne reconnais point de maître en ces lieux.

— Seigneur, dit Jehan, j'honore votre puissance ; mais une tombe chrétienne est ici sous la protection de Dieu, notre maître à tous ; je vous en prie, seigneur, respectez-la ; vous en détourner ne vous prendra pas tant de temps qu'il vous en a fallu pour entendre ces paroles ; songez que Dieu est le vengeur des tombeaux profanés ! »

Ce disant, Jehan s'agenouilla en face du sire de Lutys, décidé à se laisser fouler aux pieds de son cheval plutôt que de laisser consommer l'acte sacrilège.

« Arrière, moine ! dit le sire de Lutys en le frappant d'une longue verge, arrière ! »

— Seigneur, je vous pardonne, répondit le pieux Jehan ; mais, moi vivant, vous n'outragez pas cette terre !

— Saisissez-le ! » cria le méchant seigneur à ses hommes d'armes. Jehan s'é-

chappa de leurs étreintes, revint au devant du profanateur et saisissant d'une main vigoureuse la bride de son cheval : « Arrête ! sire de Lutys, lui cria-t-il d'une voix ferme ; puisque mes prières n'ont pu aller jusqu'à ton cœur, il me faudra employer d'autres moyens ; tu croyais avoir affaire à un pauvre religieux ! voilà pourquoi tu m'as frappé, lâche !... mais, écoute ! Je suis Jehan, comte d'Hast ; mes services et ceux de mon père sont inscrits au livre de notre histoire ; jete fais l'honneur de te provoquer ; au nom d'une tombe outragée, je t'appelle au combat. » Puis le voyant sourire avec un insultant dédain, Jehan arracha au sire de Lutys son gantelet de fer et lui en meurtrit le visage.

« C'est un combat sans grâce ni merci, fils de Robert ! rugit le mécréant. — Oui, monseigneur ! — Sans retard ! — Oui, monseigneur ! — Ici, dans une heure ! — Oui, monseigneur ! » Et le sire de Lutys se dirigea vers son manoir, de toute la rapidité de son cheval.

Quant à Jehan, il rentra au couvent, où il alla raconter à son père la rencontre qui venait d'avoir lieu, et le duel qui allait s'accomplir.

Les apprêts n'en furent pas longs : le vieux moine prit son livre de prières et un vase rempli de l'eau sainte avec laquelle on bénit les morts ; le jeune moine prit une bêche et la vaillante épée qu'il avait suspendue dans sa cellule ; tous deux s'acheminèrent en silence vers le cimetière.

Lorsque le sire de Lutys, accompagné de son écuyer, y entra l'épée à la main, il trouva un vieux moine qui priaït, et s'adressant à Jehan : « Que faites-vous donc ? lui dit-il d'une voix hautaine.

— Je creuse au pied de la tombe que vous avez profanée, la fosse dans laquelle je vous coucherai tout à l'heure, quand, avec l'aide de Dieu, je vous aurais tué.

— C'est trop d'insulte ! cria le sire de Lutys, écumant de rage. Allons ! »

Jetant la bêche dont il se servait, Jehan

saisit sa longue épée et engagea le combat.

Le vieux moine pria toujours.

C'était vraiment un spectacle terrible, sans exemple, que ce combat qui montrait d'une part un chevalier bardé de fer, de l'autre un humble moine à la robe flottante, à la poitrine sans défense. Il fallait, pour que la bonne cause pût triompher, que la main de Dieu dirigeât les coups.

Un moment, la lutte sembla favorable au mécréant; une blessure, heureusement peu profonde, ensanglantait les blancs vêtements du moine et donna au sire de Lutys une aveugle confiance dont Jehan profita en portant à son adversaire un coup terrible qui l'étendit mourant à ses pieds.

Alors, le vieux moine sortit de son immobilité, et s'approcha du sire de Lutys. Celui-ci, à la vue de la mort qui s'avançait à grands pas, céda aux instances du vénérable prêtre, et mourut en confessant ses crimes et en les maudissant.

La double expiation était accomplie envers Blanche, envers Dieu et les hommes; l'absolution du prêtre était descendue sur le pécheur repentant; les deux religieux ensevelirent le mort aux pieds de celle qu'il avait insultée, puis ils rentrèrent au couvent en glorifiant le Seigneur.

Ici finit la Légende du comte Robert.

« Ce fut ainsi, dit l'auteur, que le duel se trouva organisé en France, et, loin de blâmer l'Église d'en avoir, par son autorité, consacré l'usage, il faut au contraire reconnaître là encore sa prévoyante sagesse; elle avait voulu, à ces époques d'honneur sauvage et de force brutale, en assujettissant à des formalités les combats particuliers, atténuer autant que possible leurs funestes effets. »

M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL DI DELLE CENERI.

SONETTO.

Del sommo eterno Rè la fida sposa,
Deposta ogni letizia, e canti, e feste,
Umile oggi si mostra in brune veste,
E ver noi dice con voce pietosa :

Mirate, figli miei, come ogni cosa
Passa, quasi ombra, e più non si riveste,
Abbiate al ciel le voglie attente e preste,
Ove ogni vero ben ferma e riposa.

Ne v'inganni mortal gloria caduca,
Non regni, non tesor, pompa e bellezza,
O finti, brevi, fuggitivi onori.

A levarvi da terra omai v' induca,
Che in questa si risolve ogni grandezza,
Che in segno in fronte, e voi segnate i cori.

OLIMPIA MALIPIERO, da Venezia.

LE JOUR DES CENDRES.

SONNET.

La fidèle épouse du Roi éternel suspend sa
joie, ses chants et ses fêtes ; aujourd'hui elle se
montre humblement vêtue de sombres habits, et
nous dit d'une voix pieuse :

Regardez, mes enfants, comme toute chose,
pareille à une ombre fugitive, passe et ne se re-
voit plus ; donc, dès ce moment et sans cesse,
que vos vœux tendent vers le ciel, où réside et
se fixe le vrai bien.

Ne vous laissez éblouir ni par le prestige d'une
gloire périssable ni par la pompe et le faux éclat
de fragiles honneurs.

Je vous exhorte à vous dégager désormais de
la terre, où toute grandeur se résout en ce sym-
bole que j'imprime sur vos fronts, et que vous
devez imprimer dans vos cœurs.

M^{me} VAN TENAC.

DU MONDE, DE SES USAGES ET DE SES COUTUMES,

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE A SES PETITES-FILLES.

LA COMTESSE DE GRISMANTEL A M^{lle} LAURE D'ORVILLIERS.

Au château de Revel.

10^e lettre.

Il y a longtemps, ma chère petite-fille, que je ne me suis occupée de vous. Il en est toujours ainsi de la plus raisonnable, dans les familles ; elle paraît toujours sacrifiée, et quand on examine les choses, il se trouve que c'est l'enfant pour laquelle la nature a tout fait, et qui permet à ses parents de porter leur sollicitude sur d'autres enfants nés avec des penchants moins modérés, une raison moins hâtive, et souvent aussi une santé moins robuste. Vous voyez, cher Laure, que je vous fais peu de compliments, et vous trouvez surtout heureusement née, en vous comparant à ma frivole Hélène ou à mon orgueilleuse et emportée Pulchérie. Celles-ci, je l'avoue,

déployent depuis quelque temps des vertus militantes qui m'inspirent pour elles une sorte d'estime..... Enfin, j'aurai la joie de voir mes petites-filles devenues bonnes et heureuses, à la suite de plus ou moins de peine; et j'aurai de solides raisons de les aimer et de féliciter leurs parents des mérites que la nature aura départis à ces chères enfants, ou des mérites qu'elles auront acquis.

Maintenant que je me suis justifiée auprès de vous d'une négligence que je crois avoir bien motivée, je vais répondre à votre dernière lettre.

J'avais appris par les journaux la nomination de M. Lusseran à la place de receveur général; mais savez-vous, chère Laure, qu'il faut que vous m'ayez fait une haute réputation de sagesse pour que madame Lusseran, et son mari même, ainsi que vous le soulignez, veuillent avoir mon avis sur la manière dont ils doivent se *poser* et *agir* en arrivant à leur destination? Je n'entends finesse à rien; je ne tire aucune prétention d'avoir su vivre en province, quoique née et élevée à Paris, et n'ayant habité que mes terres. Je vais donc tout simplement vous dire ce qui me paraît sensé sur ce sujet, et ce que j'ai pu observer.

Je suis fâchée de commencer par blâmer les craintes de madame Lusseran, qui s'effraye beaucoup trop de vivre sous un climat magnifique, dans une ville qui contient vingt-huit mille âmes, dont les environs sont délicieux, et où la place seule de son mari, quand ils n'auraient pas de fortune, suffirait pour les faire jouir de bien plus que de l'aisance.

Assurez-la qu'il est impossible de ne pas se former une société extrêmement aimable dans une ville où se trouve un *évêché*, une *cour royale* et une *garnison*. On est sûr de rencontrer des gens instruits et bien élevés dans ces trois corps, et l'on jouit davantage de leur société dans une ville où les distances sont rapprochées, et

où les individus ne disparaissent pas comme ceux d'une lanterne magique.

Mais ce clergé, ces magistrats, ces militaires sont souvent étrangers à la ville, et c'est avec les indigènes qu'il est important de s'accorder!.. Je n'en sais qu'un moyen, c'est de se montrer instruit de l'histoire de leur département, et surtout de ne jamais parler de Paris, si vous voulez qu'on vous pardonne d'en être. C'est un tort que ne manquent jamais de se donner les Parisiens, qui sont toujours sûrs que les comparaisons ne peuvent être qu'à l'avantage de leur ville.

Abstenez-vous donc de citer Paris, dont le nom réveille mille petites vanités froissées. Vous vous priverez ainsi de la satisfaction de blesser, dans leur vanité, les provinciaux; vous ne goûterez pas l'*exécrable* plaisir d'exciter leur envie; mais vous échapperez à leur inimitié.

On ne voit jamais arriver de fonctionnaire étranger, dans une ville, sans éprouver un peu de jalousie, et M. Lusseran n'a pas un parent, pas un ami dans tout le département... C'est donc de lui, de sa femme, de ses filles, de son jeune rhétoricien, et de son joli petit garçon de six ans, que tout va dépendre.

Le premier soin, en arrivant, doit être de louer une maison qui ne pourra loger que la famille, afin d'éviter les propos entre domestiques.

Avant de se meubler, monsieur et madame Lusseran examineront, sans paraître y donner attention, le mobilier de l'évêque, du préfet, du premier président, du procureur général, du commandant militaire du département. Ils doivent régler leur ameublement sur celui de ces personnes, et prendre grand soin de ne pas donner lieu à ce que l'on puisse dire qu'ils ont voulu l'emporter sur les autorités, notabilités, etc. de la ville; reproches toujours accompagnés de plaisanteries injurieuses quand il est question de gens de finance.

La simplicité est toujours convenable,

mais elle est nécessaire au repos dans les villes où le défaut de distractions ramène les discours sur le même sujet.

Établie dans sa maison, madame Lusseran, qui se sera fait donner les *listes* de la femme du dernier receveur général, ira visiter les dames de la ville, que son mari aura déjà vues. L'ordre de ces visites est connu en province, et M. Lusseran aura pris des informations à ce sujet ; ce qui lui aura été facile, car tous ses employés s'empresseront non-seulement de le renseigner sur ces formes, mais encore sur le caractère, la réputation, la vie privée et publique de chaque habitant. M. Lusseran écoutera tout, le répètera à sa femme ; tous deux n'en croiront que ce qu'ils voudront, mais en feront leur profit ; ne s'épargnant ni révérences ni cartes cornées ; faisant peu de questions, et parlant le plus possible de choses indifférentes ; s'arrangeant de manière enfin à ce que l'on dise : *Ce sont des gens très-bien !...* Cet éloge n'est pas pompeux, mais fort souhaitable pour des débutants. Si l'on commençait par remarquer de l'esprit et du bon air, on imaginerait bien vite du penchant à la moquerie et du dédain. Les susceptibilités provinciales sont délicates, et (grâce aux mauvaises inclinations si communes chez les humains), ce qui les éveille d'abord, c'est une supériorité quelconque ; et plus cette supériorité sera frivole, plus elle excitera d'irritation. C'est pourquoi je conseille à madame Lusseran d'observer, pour ses habits et pour les habits de ses filles, la même règle que pour ses meubles. Rien de remarquable, rien que l'on puisse citer. Il est probable que la tournure de la mère et des filles donnera à leur parure un degré d'élégance peu ordinaire à cent quatre-vingts lieues de Paris.. Cependant je ne peux me résoudre à leur dire de jouer la mauvaise grâce. D'ailleurs, on aura bientôt reconnu le naturel d'un maintien fruit de l'habitude, et que ne provoque pas le désir de faire de l'effet : le naturel s'excuse.

Mais, me direz-vous, sous tous les autres rapports il faudra donc que la famille Lusseran dissimule, mente, même, pour rester inaperçue, quand son mérite personnel, sa fortune, sa position, assureraient sa domination dans la société ?

D'abord, il n'est pas sûr que tout ce qui distingue les Lusseran ne puisse se trouver dans plusieurs familles du pays ; mais il est bien sûr que les contribuables voudront mettre les Lusseran en rivalité avec quelques notabilités de leur ville, et donneront l'avantage à ces dernières, quelle que soit leur infériorité. Enfin, vous m'avez demandé ce qu'il fallait faire pour satisfaire aux exigences des provinciaux et vivre paisiblement avec eux ; je vous le dis. Si vous me répondez que mes prescriptions sont pénibles, ennuyeuses, je vous répondrai, moi, que vous avez raison, mais que je n'ai jamais vu arriver au bien sans se donner quelque peine, et qu'on ne saurait avoir regret à des sacrifices qui assurent la considération et le repos.

La modération raisonnée que j'ai conseillée dans l'ameublement et les habits, je la conseille encore dans les dîners, les soirées, les bals qui sont d'étiquette pour les fonctionnaires d'un département, toujours en proportion des émoluments de la place. Un receveur général doit avoir sa maison ouverte une fois par semaine, et donner un dîner le même jour. Ce dîner doit être bon, ainsi que les rafraîchissements que l'on fait servir ; mais il serait nuisible que l'on puisse citer, ou des primeurs, ou des mets rares qui distingueraient ces repas, des repas donnés par les autres autorités. C'est au profit de la vanité seule que tournent les dépenses superflues, et, règle générale : ce qui caresse notre vanité blesse celle du prochain.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel soin doivent être faites les listes d'après lesquelles on invite. Une négligence, un oubli se payent cher ! On peut éviter cela. J'insiste pour que l'on fixe un jour de récep-

tion. C'est le moyen d'être libre pendant le reste de la semaine.

Il ne faut pas s'exagérer ce que l'on appelle *devoirs* en province. On établit une santé délicate, des éducations à conduire, à perfectionner, des habitudes casanières auxquelles on ne peut renoncer immédiatement. Si on joint à cela une extrême politesse, on aura bientôt accoutumé la *société* à ne recevoir que de rares visites.

Toutes ces précautions possibles ne parviendront peut-être pas à préserver M. et madame de Lusseran de recevoir une impertinence. Quand le premier mouvement de colère sera passé, qu'ils réfléchissent longtemps sur ce qu'il convient de faire; laisser passer la chose sans paraître l'avoir aperçue, est en général la manière la plus adroite de la terminer; et presque toujours, jouer en ce cas une ignorance absolue de l'intention et même du fait, si c'est possible, c'est se venger; ne pas sembler atteint d'un trait de ce genre, c'est le renvoyer à celui qui l'a lancé.

La femme la plus spirituelle du plus spirituel des siècles, madame de Sévigné, s'intéressait beaucoup à une mésintelligence qui divisait l'évêque de Marseille et le comte de Grignan, faisant les fonctions de gouverneur de la Provence. Madame de Grignan consultait sa mère, et ne se plaignait pas sans amertume de ce Forbin-Janson, que la mitre n'empêchait pas les Provençaux de nommer tout bas *Fourbin*, ancien nom de sa famille. La dame de la cour de Versailles, la châtelaine des Rochers, la *Sainte de Livry*, comme l'appelle Horace Walpole, répondait à sa fille: « Je vous avoue que je serai très-mal contente de Monseigneur de Marseille, s'il ne fait pas ce que nous souhaitons... Il m'écrit que nous sommes toujours amis: ce sont toujours les mêmes phrases. Il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre... Continuez l'amitié *sincère* qui est entre vous. Ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'une haine à sou-

tenir; c'est un plus pesant fardeau que vous ne pensez. » Elle écrit autre part: « Vous verrez à vos États l'effet des protestations de Monseigneur de Marseille. Je les trouve bien sophistiquées. Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style, lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligé. » Enfin, elle termine une de ses lettres par ces mots: « En attendant, ne donnez pas aux Provençaux le plaisir de vous brouiller avec les archevêques et intendants; vous les feriez trop aises.... Ils ne veulent que des *pétottes* (1) sans se soucier de dire vrai, ni de vous servir. Si cet avis est bon, profitez-en. J'ai cru voir à Lambesc que la joie des Provençaux était d'animer, de brouiller, et de se rendre nécessaires. Ah! fi! quittez ce style de province et de Provençaux. »

Cela est vrai dans toutes les villes, et j'espère que la famille Lusseran ne l'apprendra pas à ses dépens. Avec une véritable bienveillance, avec la connaissance des susceptibilités provinciales, et le soin de ne jamais citer Paris, il est presque impossible de ne pas réussir dans une grande ou petite ville, et c'est surtout à l'empressement des habitants qu'il faut savoir se dérober; l'oisiveté leur faisant rechercher sans discernement des plaisirs dont ils ne prévoient pas les suites. Telle est surtout la comédie de société, source de familiarité, de jalousie, d'envie, de dépit, de querelles, et qu'il faut éviter. C'est s'imposer une privation sans doute, mais on ne peut comparer une soirée de divertissements à des mois de tracasseries.

Il me semble n'avoir rien oublié de ce qui doit s'observer pour vivre en paix au milieu de gens que l'on ne connaît point, et dont on n'est pas connu. Ce que j'ai oublié en parlant de la bienveillance qu'il

(1) Balivernes, fadaïses.

est toujours bon de témoigner et d'inspirer, c'est de recommander qu'on ne la confonde pas avec l'obligeance, charmante qualité dont les inconvénients sont insupportables avec les indiscrets, très-communs partout. Un ordre au concierge vous débarrasse à Paris des importuns ; accueillis une fois, en province, ils s'imposent, et l'on est réduit à se brouiller, extrémité fâcheuse. Sachez donc refuser poliment ces solliciteurs de recommandations, ces emprunteurs d'argent, de chevaux, de livres, de batterie de cuisine, qui, parce qu'ils ne possèdent rien, croient qu'il leur sied d'abuser de tout, et agissent avec le *sans façon* qui ne craint pas de représailles.

On ne fait jamais trop, on ne fait jamais assez d'aumônes ; mais les services entre égaux demandent du discernement. L'empressement même à faire le bien est presque toujours accompagné de quelque danger. Le prince de Talleyrand avait coutume de dire à ceux qu'il employait : *Surtout, pas de zèle.....* Il faut appliquer cette

maxime à ses propres actions dans toutes les relations sociales.

Si mes avis vous semblent mériter quelque attention, n'oubliez pas qu'ils sont propres à un percepteur dans un chef-lieu de canton, comme à un receveur général de ville de premier ordre. Tout doit se faire avec des proportions, résultat des émoluments de la place. Ce sera alors M. le maire, M. le curé, le maréchal des logis de la gendarmerie, le médecin du lieu, le notaire, qui seront les types sur lesquels les nouveaux arrivés modèleront toutes leurs dépenses.

Il me semble m'être assez rappelé ma vie de province pour que cette lettre ne vous soit pas entièrement inutile. Vous en lirez à madame de Lusseran ce que vous croirez lui en convenir. Je laisse ce soin à votre sagesse, comme je laisse à votre tendresse pour vos parents le soin de leur parler de mes sentiments.

Adieu, chère Laure.

COMTESSE DE BRADI.

LE VŒU DE BÉATRIX DE PROVENCE.

Raymond Bérenger V, comte de Provence, eut quatre filles de son mariage avec Béatrix de Savoie. L'aînée, Marguerite, épousa notre roi saint Louis, neuvième du nom. Éléonore, la seconde, fut mariée à Henri III, roi d'Angleterre ; Saneia, la troisième, devint la femme de Richard, duc de Cornouailles, frère de Henri III, lequel Richard fut depuis couronné roi des Romains.

Restait à marier Béatrix, la quatrième. Cette princesse n'avait, à la mort de son père, qu'un très-médiocre apanage ; mais Blanche de Castille et le roi Louis IX, son fils, lui firent épouser Charles de France,

comte d'Anjou, et malgré l'opposition de Marguerite et de ses sœurs, aidèrent les nouveaux époux à se mettre en possession des états de Provence. Charles d'Anjou tint sa cour à Aix, régnant paisiblement sans se mettre en peine du vif mécontentement de la reine Marguerite, qui, en qualité d'aînée, revendiquait hautement ses droits à l'héritage paternel. Aux grandes fêtes de l'année, le comte amenait sa femme à la cour de son frère, et sans tenir aucun compte de l'accueil froid et hautain de la reine de France, fort de l'appui du roi et de Blanche de Castille, il faisait prendre le pas à la comtesse,

immédiatement après les reines et avant les autres princesses du sang. Aussitôt la mort de la reine-mère, Marguerite ne se contraignit plus et ne se fit faute d'humilier souvent sa sœur, qui ne vint plus que rarement à Paris.

Les années se succédèrent, l'âge n'avait point éteint le ressentiment que les trois sœurs conservaient envers Béatrix et le comte d'Anjou; mais l'éloignement de ceux-ci de la cour de France les avait préservées d'en faire l'épreuve.

Pendant les troubles qui éclatèrent en Angleterre, à l'époque de la révolte du comte de la Marche, les reines Éléonore et Saneia se réfugièrent auprès de leur sœur Marguerite. La bataille dans laquelle Leicester fut tué rendit à Henri III toute sa tranquillité, et Louis IX ordonna qu'un *Te Deum* serait chanté à Notre-Dame de Paris, en réjouissance de cet heureux événement. Toute la famille royale devait y assister; il exigea que le comte et la comtesse d'Anjou y fissent acte de présence. Ils obéirent et se rendirent à Paris pour cette solennité. Le dimanche fixé pour la cérémonie, la reine Marguerite, entourée de ses pages et damoiselles, se rendit à la Sainte Chapelle. Le palais nommé aujourd'hui Palais de Justice était alors la demeure de nos rois; beaucoup plus vaste qu'il ne l'est de nos jours, il servait de résidence à la nombreuse famille du roi régnant.

Près du maître-autel, en face du trône du monarque, était une estrade couverte de velours bleu, parsemé de fleurs de lis d'or, sur laquelle trois autres trônes étaient préparés; celui du milieu, plus élevé que les deux autres, fut occupé par la reine de France; les reines Éléonore et Saneia se placèrent à ses côtés. Au bas de l'estrade et au milieu des princes et princesses de la maison de saint Louis, se trouvait assise, mais sans aucune distinction, Béatrix de Provence, comtesse d'Anjou.

Pendant que les reines, dévotement inclinées, assistaient avec recueillement au ser-

vice divin, Charles d'Anjou, debout près de son frère, vit d'un œil irrité sa femme exclue de l'estrade où d'ordinaire on plaçait un quatrième siège un peu moins élevé. A peine l'office était-il terminé, qu'il s'approcha de Béatrix, lui saisit la main et l'emmena tout d'abord sans avoir égard à la présence des reines qu'il devança.

Rentré dans leurs appartements, il lui reprocha d'avoir consenti à l'humiliation publique que l'orgueil de ses sœurs lui avait ménagée. La comtesse lui objecta la crainte d'un scandale dans le lieu saint, et celle d'offenser le roi; mais elle demanda avec instance de quitter la cour le jour même, après avoir toutefois manifesté son mécontentement aux trois reines. Charles la pressa d'agir à l'instant et commanda ses équipages.

Au lieu de se faire précéder, ainsi qu'il était d'usage, la comtesse d'Anjou se présenta seule chez Marguerite. Les trois sœurs étaient en ce moment réunies; elles accueillirent l'entrée de leur cadette avec un visage froid et sévère; aucun siège ne lui fut offert: il était aisé de voir que les ordres étaient donnés à cet égard.

Béatrix se sentait vivement offensée, mais elle se contint. « Je viens, mes sœurs, leur dit-elle, recevoir vos adieux et vous offrir les miens; le comte, mon seigneur, retourne en ses états; là, personne n'oublie du moins qu'il est fils de France et qu'il règne... — Si Béatrix avait moins d'orgueil et plus de sens, lui dit la reine d'Angleterre, c'est elle qui n'oublierait pas que sa couronne de comtesse n'en fait qu'une vassale de reine, et qu'elle ne doit se présenter devant nous qu'en sollicitant notre bon plaisir. — Je suis comme vous fille de Raymond Bérenger, reprit la comtesse, et notre père ne vous a pas appris à tirer vanité de votre rang pour insulter celle de vos sœurs qui ne serait pas appelée à ce rang suprême: je suis votre égale par le sang; mais s'il faut une couronne royale pour effacer l'injurieuse distance que vous établissez entre

nous, il se peut que mon noble époux ait aussi la sienne, avec l'aide de Dieu et de sa bonne épée. — Ce ne sera pas du moins celle de France, répondit Marguerite en jetant un regard de fierté maternelle sur trois de ses fils qui entraient. Mais en attendant cette couronne, le comte d'Anjou s'essaye à gouverner sur la Provence, oubliant que mon seigneur le roi de France ne fait que tolérer, pour le moment, la tyrannie de sa domination sur mes états. »

La reine Saneia, qui paraissait souffrir de cette discussion, se leva pour l'abrégé. « Mes sœurs, leur dit-elle, épargnons-nous des paroles amères; la comtesse en venant à Paris a dû obéir à la volonté du roi; ce n'est pas elle qu'il faut accuser d'avoir manqué à ce qu'elle nous doit, mais bien le comte Charles, fils de France, il est vrai, mais qui ne se souvient pas toujours qu'avant tout il doit se montrer chevalier. » Le roi entra et fit joyeux accueil à Béatrix; mais, trop émue pour cacher ce qu'elle éprouvait, elle se retira en prenant congé du bon roi, qui se douta bien qu'il venait de se passer encore une de ces querelles que sa volonté royale n'avait jamais pu empêcher.

La comtesse connaissait trop bien le caractère irascible et violent de son mari pour oser lui répéter toutes ces offenses; il eût voulu en tirer une vengeance immédiate; elle montra donc plus de prudence en dévorant des mépris pour lesquels il n'était pas temps d'exiger une réparation. Le brusque départ du comte Charles et de Béatrix ne causa aucun étonnement, le caractère du comte avait habitué sa famille à ces éclats et ils n'excitaient plus l'attention.

De retour à Aix, la tristesse et la préoccupation de Béatrix frappèrent son mari; il en exigea l'explication. La comtesse lui avoua qu'irritée par les insultes de ses sœurs, elle leur avait manifesté l'espoir que lui aussi, Charles d'Anjou, pourrait un jour donner une couronne royale à la quatrième fille de Raymond Bérenger. Le comte de-

vint rêveur et se retira sans communiquer ses pensées; alors Béatrix, qui craignait de se voir accusée d'une folle ambition, comprit que son mari n'en avait pas moins qu'elle. Exaltée par les nouvelles espérances qu'elle conçut dans cette circonstance, elle se jeta à genoux devant son prie-Dieu, fit vœu de ne plus reposer ses membres sur aucun lit, de ne toucher à aucune viande avant d'avoir obtenu ce royaume tant désiré, et de ne rompre ce vœu qu'au banquet de son couronnement.

La comtesse communiqua cet état de choses à l'évêque de Fréjus, son confesseur. Ce prélat était attaché aux intérêts de la cour de Rome, il en connaissait tous les projets; ayant référé de cette confiance à ses supérieurs, il en reçut l'ordre d'exhorter la comtesse à la patience et à la soumission aux décrets de la Providence, dont les vues étaient impénétrables.

Pendant deux années Béatrix, se refusa constamment à se reposer dans un lit, quel que fût son état de santé. Tous les jours on servait, comme de coutume, les viandes sur sa table : elle n'y touchait jamais, quoi que ses médecins pussent dire contre les dangers d'un régime aussi rigoureux, et persista dans la sévérité des habitudes qu'elle s'était imposées.

Un envoyé du souverain pontife arriva à la cour de Provence et eut avec le comte un entretien secret. Cette audience terminée, Charles passa chez sa femme, puis, ayant congédié tous ceux qui les entouraient : « Béatrix, lui dit-il, vous êtes appelée au trône de Naples et de Sicile. Notre Saint Père, dont l'usurpateur Mainfroy a encouru la colère, dispose en ma faveur de cette double couronne. Dans peu de jours je pars pour l'Italie, et bientôt ces reines qui n'ont vu qu'une vassale dans la comtesse d'Anjou, salueront avec respect le diadème que le chef de l'Église posera sur votre front. »

La princesse sembla pétrifiée de joie et de surprise. « Mon vœu est exaucé ! s'écria-t-elle, je suis reine enfin ! et l'égale de

mes orgueilleuses sœurs. Partez, mon seigneur; quels que soient les dangers qui vous attendent, j'en réclame la moitié; votre fidèle épouse vous suivra partout. Il est plus glorieux pour nous de conquérir une couronne que de la recevoir bénévolement, comme un bien que personne ne songe à nous contester. »

Charles d'Anjou arma; mais ses forces eussent été insuffisantes pour chasser son rival de l'Italie, si le pape Clément IV n'eût prêché une croisade contre Mainfroy; il absout même de leurs vœux ceux qui renonceraient à la guerre de Palestine pour cette guerre déclarée sainte. Le roi de France consentit à ce traité, soit que son respect pour le saint siège l'empêchât d'examiner les motifs de cette entreprise, soit qu'il craignît de mettre obstacle à la fortune de son frère, ou bien plutôt que Charles d'Anjou ne fût pas d'humeur à suivre ses conseils; quoi qu'il en soit, il ne s'opposa pas à ce que cette croisade fût publiée par toute la France.

Le comte d'Anjou passa en Italie, il força plusieurs châteaux avec une rapidité de succès inconcevable, et gagna la bataille de Bénévent, où Mainfroy fut tué. Conradin, son légitime héritier, prit le titre de roi de Naples et de Sicile. Sa jeunesse (car il n'avait que seize ans), ses droits, ses malheurs, son courage, lui procurèrent un grand nombre de partisans; mais malgré la supériorité de ses forces, trahi par la fortune, il fut vaincu à la journée de Tagliacozzo et fait prisonnier avec le jeune prince Frédéric d'Autriche, son ami, dernier et infortuné rejeton de l'illustre maison de Souabe.

Les deux jeunes princes furent enfermés dans le fort de Salerne, où la comtesse résidait, place de sûreté qui la mettait à l'abri des chances de la guerre. Cette princesse témoigna le désir que les prisonniers fussent traités avec les égards dus à leur rang et à leur infortune; mais les ordres de son mari étaient si sévères à leur égard

et si précis, qu'elle n'osa les enfreindre.

La chute de Conradin frappa ses peuples de terreur et de désespoir; ils se soumi-
rent, et Charles prit possession de ses nouveaux états. Il se rendit à Salerne, où il fut reçu et salué roi de Sicile et de Naples aux acclamations des chefs de son armée. Ces cris de triomphe et de joie retentissaient jusque sous les fenêtres des deux captifs. Béatrix, loin d'éprouver l'immense satisfaction qu'elle avait espérée, ressentit un chagrin réel en voyant insulter au malheur de Conradin et de Frédéric. Pour la première fois elle entrevit les terribles conséquences d'une conquête dont elle avait rêvé la gloire; car l'un de ces captifs était l'héritier légitime de cette couronne si vivement désirée, et toutes ses pensées d'orgueil et d'ambition s'évanouirent devant le sentiment de justice excité par sa conscience. Connaissant le caractère implacable de Charles d'Anjou, elle trembla à l'idée du sort qu'il destinait, sans doute, à son infortuné rival.

Les rigueurs déployées envers Conradin et Frédéric s'augmentèrent par la présence du vainqueur. On ne leur laissa qu'un seul domestique, et ce ne fut qu'aux supplications de la comtesse que Jean Procida, leur médecin, obtint de continuer ses soins à Frédéric, qui était blessé. Elle fit secrètement parvenir à ce zélé serviteur les adoucissements les plus indispensables au malade, et le fit assurer qu'elle emploierait tous ses efforts pour améliorer le sort de ses maîtres; bien résolue d'y parvenir en sacrifiant, s'il le fallait, sa tranquillité et même son bonheur.

Charles d'Anjou, d'une nature irascible et violente, n'était cependant pas un mauvais mari; la douceur de sa femme désarmait constamment ses accès d'humeur colère, et Béatrix, sans trouver en lui l'affection qu'elle lui portait, en recevait au moins les égards qu'il croyait devoir à une compagne dont le caractère lui plaisait, et dont la conduite irréprochable lui

avait acquis l'estime générale. Il voyait parfaitement qu'elle avait trop présumé de ses forces en s'imposant les conditions d'un vœu que sa constitution délicate ne pouvait supporter. Les fatigues qu'il lui fallut subir avant d'obtenir quelque sécurité, les anxiétés d'un succès contre lequel luttait tout un peuple attaché au sang de ses anciens rois; toutes ces causes réunies avaient tellement altéré sa santé, que bientôt Béatrix fut contrainte à ne plus quitter son appartement. Charles ne se dissimulait donc point le danger qui la menaçait; plein de foi dans le vœu qu'elle avait formé, il croyait lui devoir l'heureux résultat de sa conquête, et semblait lui témoigner plus de déférence que jamais.

Un jour, il se rendit auprès de la comtesse; elle l'accueillit avec émotion, et le fit placer près du siège que jour et nuit elle avait adopté. Le feu de la fièvre animait son teint et ses regards; le comte lui prit la main. « Il faut, madame, lui dit-il avec intérêt, redoubler de soins pour votre santé: une solennité se prépare dans laquelle vous serez de moitié, ajouta-t-il en souriant, et la reine de Naples et de Sicile ne doit pas se montrer à ses peuples avec un aspect maladif. — Celui qui vous a fait roi, monseigneur, me permettra de partager votre gloire dans toute sa splendeur. Vous m'avez fait reine; mais pour que mon bonheur soit complet, il faut y ajouter une grâce... la seule que je solliciterai de vous... Abandonnez-moi le sort de vos captifs; il me semble que je serais tout à fait heureuse si je pouvais leur apprendre que leur vainqueur dédaigne les avantages qu'il tient de la victoire, et que s'ils abandonnaient pour toujours l'Italie, la liberté leur serait rendue à cette seule condition. » Le comte étendit la main vers la tour habitée par ses prisonniers. « Tant que l'un de ses enfants vivra, Béatrix, il ne peut y avoir de monarchie légitime en Sicile; lui faire grâce serait une faute que je payerais tôt ou tard de

mon trône et peut-être de ma tête; maintenant il me faut marcher droit au but, un seul pas rétrograde serait une chute. — Mais cet enfant ne peut être dangereux, noble comte; n'avez-vous pas la possession de son trône et de sa couronne, votre brave armée, et l'appui de notre Saint-Père? Oh, monseigneur! la mort de cet enfant serait une cruauté inutile et qui soulèverait contre vous la noblesse, le peuple et même vos propres partisans. — Conradin vivant serait le prétexte ou la cause de continuelles révoltes: je ne veux pas avoir à craindre un rival si redoutable, même dans les fers; plus il a de droits à l'intérêt par sa jeunesse et ses malheurs, plus il importe de le sacrifier à mon entière sécurité. » La comtesse écoutait son mari avec un effroi visible; palpitante d'horreur et de pitié, elle se jeta à ses pieds en pleurant, et le supplia, au nom de leur union, au nom de sa position, résultat de son vœu fatal, d'adopter une mesure moins cruelle. « Une prison perpétuelle vous répondra de ses entreprises; les misères de la captivité abrègeront ses jours, mais au moins vous n'aurez pas souillé votre gloire d'un crime inouï; à la face de toutes les nations, vous ne serez pas le meurtrier de l'infortuné Conradin. » Charles d'Anjou, vivement irrité de trouver dans sa femme une telle opposition à ses odieux projets, lui répondit avec emportement, et s'éloigna bientôt en lui signifiant de ne plus s'immiscer dans des résolutions dont son état de faiblesse et son défaut d'énergie ne pouvaient lui laisser comprendre toute l'importance et toute la gravité.

Humiliée, désespérée, Béatrix prévint que le sort de Conradin était inévitable, et cette certitude la rendit si misérable que sa raison semblait parfois l'abandonner. Charles quitta Salerne pour se rendre à Naples, où il fit transférer les prisonniers. La comtesse, malgré son excessive faiblesse, se fit porter en cette capitale, ne pouvant se résigner à croire que le comte d'Anjou

eût abjuré tout sentiment d'honneur et d'humanité envers ceux que le sort des armes avait abandonnés à sa merci.

Le médecin qui était attaché à Béatrix mourut; il devint fort difficile de remplacer un savant de ce mérite, parmi les Français alors en Sicile; la comtesse demanda Jean Procida, et comme son état devenait alarmant, malgré la répugnance du comte, cet homme fut mandé et accepta la mission de soigner la malade.

Bientôt la comtesse éprouva quelque mieux, son mari s'empessa d'ordonner les apprêts du couronnement. Et la cathédrale de Palerme fut disposée pour ce grand événement. Le jour de cette cérémonie, Béatrix fut revêtue des bijoux et insignes portés en cette occasion par les reines de Naples et de Sicile. Son extrême pâleur, l'altération de ses traits et leur immobilité trahissaient la gravité de sa maladie. Les époux furent sacrés aux acclamations des Français, Angevins, et Provençaux qui les entouraient; mais le peuple gardait le plus morne silence, protestant ainsi contre une usurpation que la tyrannie de Charles d'Anjou et de ses officiers faisait exécrer. Pour la première fois depuis vingt-huit mois la nouvelle reine, assise au banquet d'apparat, toucha de quelques mets que son vœu d'abstinence lui avait fait abandonner; mais son maintien et l'expression de ses yeux attestaient une vive souffrance. Aussitôt qu'elle put se retirer dans ses appartements, ses fidèles suivantes s'empressèrent de la mettre au lit. A peine eut-elle étendu ses membres fatigués, qu'une douleur subite au cerveau la fit s'élancer hors de sa couche en jetant un cri aigu. Son nouveau médecin, auquel elle avait donné toute sa confiance, accourut auprès d'elle; il lui tira du sang; mais en examinant les regards de la comtesse, il secoua tristement la tête. La raison de Béatrix avait disparu. Le bruit s'en répandit promptement, et le peuple attribua cette circonstance

aux premiers effets de la vengeance divine. Il y eut quelques émeutes, et l'une d'elles aurait infailliblement renversé du trône Charles d'Anjou, si la précipitation avec laquelle le complot fut ourdi ne l'eût fait avorter. Cet événement perdit le malheureux Conradin.

Un soir que la comtesse sommeillait péniblement, après s'être obstinément refusé, bien que son vœu fût accompli, de s'étendre sur sa couche, Jean Procida entra précipitamment, et, malgré les prières de ses femmes, il lui saisit la main et l'éveilla. « Comtesse d'Anjou, entendez-moi! s'écria-t-il. En ce moment et dans ce palais même, on va prononcer un arrêt de mort, un arrêt inique, inhumain. Levez-vous et me suivez; le ciel ne permettra pas un crime aussi abominable; il vous rendra la force et l'intelligence pour arracher à votre cruel époux son innocente victime. Levez-vous et entendez moi, vous dis-je! Si Conradin monte à l'échafaud, son noble sang retombera sur vous et votre race. »

Béatrix à cette voix tonnante s'était dressée, droite, immobile; ses yeux fixés avec apreté sur ceux du Sicilien, exprimèrent un éclair de cette intelligence qu'il évoquait avec une énergie si puissante; elle lui prit la main, l'entraîna rapidement vers la salle de conseil, et s'élança au pied du trône d'où son barbare époux venait de prononcer une sentence de mort.

A la vue de sa femme et de l'exaltation qu'il remarquait en elle, il descendit de l'estrade, la saisit dans ses bras, lui adressa quelques paroles à voix basse, et chercha à la ramener vers les appartements intérieurs. Mais elle, sentant que les minutes de sa force factice étaient comptées, et que ce moment devait décider du sort de Conradin, se dégagea doucement, et se retournant vers les membres du conseil: « Nobles, seigneurs, s'écria-t-elle, si vous aimez Charles de France, sauvez-le du déshonneur qu'un grand crime imprimerait sur son front.

Grâce pour un enfant, pour le malheureux Conradin ! Que votre roi, en devenant possesseur d'une couronne conquise par ses armes, légitimée par la volonté de notre Saint-Père, ne soit pas livré à l'exécration des peuples par le meurtre d'un captif. »

Elle dit, et tendant ses mains tremblantes vers son mari, elle l'implora avec les expressions de la douleur la plus déchirante. Charles, furieux d'une démarche qui paraissait influencer sur les dispositions du conseil, saisit le bras de sa femme : « Reine Béatrix, votre place n'est point ici, au milieu d'une cour martiale ; sortez, et priez Dieu pour l'âme de votre protégé. »

Chancelante, éperdue, Béatrix fut remise aux mains de ses femmes, cherchant des yeux Jean Procida, qui s'approchait, muet, consterné ; elle s'attacha à son bras. Sa pâleur livide et la singulière agitation de tous ses membres révélèrent au médecin la fatale vérité ; la comtesse, dont la démarche était saccadée, s'arrêta un moment, et lui dit avec un son de voix étrange : « Il est condamné... ainsi le veut le roi de Sicile ; mais la reine de Sicile ne lui survivra pas. »

Ce fut le 29 octobre 1268 que Conradin, héritier légitime des deux monarchies de Naples et de Sicile, et son ami Frédéric d'Autriche, furent décapités sur la place du Marché de Naples ; ils montèrent les fatals degrés avec intrépidité. Le jeune prince d'Autriche mourut le premier ; avant de poser la tête sur le billot, il pria dévotement et s'agenouilla en disant *ma mère !*... Sa tête tomba. Conradin s'avança ; il tira son gant, et le jetant au milieu du peuple qui entourait l'échafaud. « Ma couronne à qui me vengera : » Un homme enveloppé d'un manteau se dégaga de la foule, et s'élança sur ce gage sacré ; on facilita sa retraite, et il ne put être saisi ni reconnu par les sbires du tyran.

La nuit suivante, la reine s'était obstinément placée près d'une fenêtre ; elle voyait machinalement éclater la foudre qui

semblait frapper à coups redoublés les tours du palais et l'ébranler jusque dans ses fondations ; les efforts de la tempête ne lui arrachaient aucune marque de frayeur ; elle ne paraissait pas même s'apercevoir du bouleversement de l'atmosphère. Un homme souleva la lourde portière, et s'avança lentement au milieu des femmes de la reine, tremblantes, éplorées ; il s'arrêta devant Béatrix et la regarda quelques minutes avec une expression de douloureuse pitié. Elle leva la tête et tressaillit en le voyant, car elle le reconnut. « Procida, lui dit-elle, mon sommeil est long.... et pourtant, je voudrais bien me réveiller, car mes rêves sont affreux... oui, maintenant, je n'ai plus que d'horribles songes... Dites-moi?... ce noble enfant... il vit?... n'est-ce pas?... il ne court aucun danger... » — Procida laissa échapper un gémissement, et tirant un gant de son sein, il le porta à ses lèvres en pleurant. Béatrix regarda ce mouvement, et jeta un cri d'effroi. « Oh ! mon rêve ! mon rêve !... Conradin est mort !... il est mort !... » et elle s'évanouit. Procida s'éloigna et quitta la Sicile peu de moments après.

La reine revint à elle, chercha à réunir ses idées, se leva, et malgré les supplications de ses femmes, se dirigea vers l'appartement du roi.

Charles d'Anjou était délivré d'un rival dangereux, mais quelle que fût la conscience de sa force, ce crime lui laissait une agitation et un trouble qui devaient résister au sommeil comme à sa volonté. Une seule lampe éclairait la vaste pièce où s'élevait la couche royale, sur laquelle Charles d'Anjou s'était jeté tout habillé, écoutant avec une terreur involontaire les roulements affreux de la foudre. Un léger bruit lui fit lever la tête, il aperçut une forme blanche qui s'avançait lentement à quelques pas de son lit ; elle s'arrêta, et lui dit :

« Charles de France, te voilà roi ! Une couronne royale en échange d'une couronne de comte ! Oh ! c'était tenter Dieu

que de la désirer si ardemment... Béatrix l'orgueilleuse... Béatrix l'insensée, acheta ce dangereux honneur au prix de sa santé, de son repos, de sa vie... Elle va payer sa dette... mais toi, prince cruel, qui montas au trône sur le corps de deux nobles victimes, tu n'auras de la royauté que les dégoûts, les terreurs et les angoisses.... Ce gant... ce gage de mort... il a été relevé... Conradin trouvera tout un peuple pour le venger... Écoute!... Entends-tu les cloches?... c'est l'heure des vêpres Siciliennes!... »

En ce moment l'horloge du palais se mit à sonner *trois heures*. Béatrix étendit le bras comme pour forcer le roi à écouter; tandis que le dernier coup vibrât encore, elle disparut avant que, glacé d'effroi, Charles songeât à faire un mouvement pour s'assurer s'il n'était pas sous l'empire de quelque vision.

Une demi-heure après, tout le château était en mouvement... la reine Béatrix venait d'expirer.

M^{me} LAURE PRUS.

Vous le savez, mesdemoiselles, chaque ville s'est empressée de donner des bals, des concerts pour les pauvres inondés; Paris a commencé depuis longtemps, et vient de finir par une fête composée d'un

concert et d'un opéra; le poème est de M. le comte de Sussy et la musique de M. de Flo-tow. M. Émile Deschamps, dont le nom se trouve toujours mêlé à ce qui se fait de beau et de bien, a lu cette pièce de vers :

PROLOGUE.

S'il est, au bout du monde, incendie ou famine,
Ou déluge, un fléau tombé sur les humains,
Ta prompte sympathie, ô France! n'examine
Ni races ni climats pour ouvrir tes deux mains;
Et, n'importe qui souffre ou ce qui périlclite,

Ton aumône cosmopolite

Au-devant du malheur court par tous les chemins. —

Si la tempête, au nord comme au sud familière,
Tonne sur un proscrit... Dieu peut te l'envoyer,
France; tu fus toujours la grande hospitalière :

Ton chêne tend ses bras au lierre;

L'exil, moins orphelin, se chauffe à ton foyer !

Eh bien ! toi que jamais la plainte n'importune,
Redouble de pitié ! — Ce n'est plus aujourd'hui
L'étranger fugitif, la lointaine infortune,

Qui réclament ton saint appui ;

Le mal te frappe au cœur : ce sont tes enfants mêmes,
Souffrant dans tes cités, souffrant dans tes hameaux,
C'est ta chair, c'est ton sang qui crie : « Ah ! si tu m'aimes,

Vois l'abondance de mes maux ! »

Et, de Nevers à Tours, de paroisse en paroisse,
Avec les flots hurlants monte ce cri d'angoisse :
Le grand fleuve de Loire a perdu la raison,
Comme a dit un poëte ; et, sur ses bords qu'il froisse,
Déracine et meurtrit grange, temple, maison...
Car, tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine ! —

Donc, ces pays, si beaux hier,
Si riches, les voilà, provinces condamnées,
Sans moissons dans l'été, sans abris dans l'hiver,
Et sans fleurs au printemps... et pour combien d'années!...

Non, il n'en sera point ainsi ;
Paris ne le veut pas ! — ses largesses prodigues
Débordent, à leur tour, rompant toutes les digues,
Car Paris, c'est la tête... et c'est le cœur aussi !
Loire, console-toi de tes propres ravages,

L'ingénieuse charité
Vient réconcilier le fleuve et ses rivages ;
Et ce prix, tu l'avais d'avance mérité.
O Fleuve ! n'es-tu pas cette immortelle Loire
Qui, sauvant nos drapeaux troués par le canon,
Et faisant de tes flots un rempart à la gloire,
Nous gardas notre armée et lui donnas ton nom !

Ah ! du lit mouvant de tes sables,
Écoute sur tes bords pleuvoir avec douceur
Tous ces secours intarissables,
Tributs de la Seine, ta sœur !
Et puis, te soulevant à demi hors de l'onde,
Tourne de son côté ta belle tête blonde ;
Vois ce cirque de fleurs, de diamants et d'or,
Où brillent, plus que tout, des balcons jusqu'aux cintres,
Tant de beautés, amour et désespoir des peintres !...
Cette magnificence est une aumône encor !

Noble et contagieuse aumône
Qui descend des marches du trône,
Et dont un jeune prince électrise l'essor ;
Seules fêtes qu'aux jours où la grande famille
Dans ses fils devait tant souffrir,
Veuille accepter de nous l'infante de Castille :
Des bienfaits à répandre, et des pleurs à tarir !

.....
Mon cœur tremble, agité d'une émotion sourde :
J'ai pris légèrement une tâche trop lourde...
Après tout, si ma voix n'est pas à la hauteur,
Comme la charité vous avez la clémence,
Mesdames, pardonnez aux fautes de l'auteur...
Je finis. — Maintenant, que le plaisir commence !

ÉMILE DESCHAMPS.

REVUE DES THÉÂTRES.

Le Vieux de la Montagne, tragédie en cinq actes, par M. Latour (de Saint-Ybars).

La scène se passe dans une forteresse du Liban, pendant la première croisade de saint Louis.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente une grande salle. — Au fond, trois vastes portes placées derrière une colonnade mauresque, dont les entrecolonnes sont garnis de tentures. A droite et à gauche, une porte. Sur le devant de la scène, des divans et des tables couvertes d'armes.

Hassan, émir des Assassins, surnommé le Vieux de la Montagne, reçoit les ambassadeurs grecs, maures et latins, qui viennent lui rendre hommage. Il les renvoie après avoir accepté leurs présents. Hassan règne par la terreur. Il s'est formé une garde de jeunes gens auxquels de temps en temps il fait, et sans qu'ils le sachent, boire une liqueur composée d'une plante appelée haschich, qui les jette dans une sorte d'ivresse pendant laquelle leur imagination les fait assister aux joies du paradis de Mahomet. Ces jeunes gens n'ont plus que la volonté d'Hassan. Il leur dit : « Va tuer ce roi ! Va tuer ce chef ! » ils y vont. Mais cette puissance qui le fait sur terre ressembler au dieu du mal, ne le rend point heureux, comme bien vous le pensez ! Hassan a une fille, le seul être qui ne tremble pas devant lui, le seul être qu'il aime. Fatime a été captive des Francs. Ils l'ont rendue à son père ; mais depuis son retour elle est triste, rien ne lui plaît, ni les fleurs ni les riches étoffes. Hassan, jugeant des autres d'après lui, croit que les Francs ont versé du poison à Fatime. Il attend des médecins qui vont

en décider. Benitza, son confident, lui annonce qu'un moine demande à lui parler.

« Je sais ce qu'il me veut,

répond Hassan.

Je sais ce qu'il apporte.

Il vient ici m'offrir ses présents, ses deniers, Me payer la rançon de quelques prisonniers. Je le verrai plus tard. Parle-moi de Fatime. Ma faiblesse l'étonne ; un homme tel que moi Vit pour le seul plaisir d'inspirer de l'effroi. On le pense, on me fuit, et le pouvoir suprême Me rend d'autant plus cher l'unique bien que [j'aime.

C'est parce que j'ai pu, comme je le voulais, Aller punir les grands au fond de leurs palais, C'est parce qu'on maudit l'homme puissant qui [lève

Sur les fronts couronnés, son bras armé du glaive, Qu'il m'est doux d'écouter cette voix d'un enfant, Qui seule me bénit, et seule me défend.

Ici même, entre nous, ma parole et mon geste, Vous font trembler ; chacun me craint et me dé-

[teste ;

Je suis seul pour marcher dans mon rude chemin, Et la main d'un ami se glace dans ma main ; J'ignore quels projets me cache votre zèle, Et tout en m'abordant, vous pâlissez... Mais elle ! Mais ma fille ! ah ! du moins elle ne me craint pas. Elle vient en riant se jeter dans mes bras, Benitza, le poignard est une arme maudite ; Il nous rend odieux à tous, et je médite De renoncer enfin à cette loi de sang, [sant. » Qui m'a fait malheureux encor plus que puis-

Le soudan, croyant que Dieu le punit dans sa fille, se promet de ne plus combattre ses ennemis que dans une guerre ouverte ; il aura des soldats et non des assassins. Benitza lui annonce la visite d'Ismaël, chef arabe auquel, pour le séduire, il a fait boire de l'haschich.

Les trois portes du fond s'ouvrent, et l'on voit les jardins intérieurs de la forteresse. Ismaël est endormi sur un divan ; des femmes l'entourent

et chantent en lui jetant des fleurs. Ismaël se réveille; vient vers Hassan, et les trois portes se referment.

L'Arabe croit sortir du paradis : « Qui m'a donné ce bonheur? » demande-t-il. Hassan répond :

«..... C'est moi. Je suis prince et prophète,
Je règne sur les rois, je suis l'ombre de Dieu,
Et je t'ai révélé le bonheur du saint lieu.

.....
Écoute : si les tiens, fidèles alliés,
Veulent aller en guerre avec mes cavaliers,
Tu reverras l'Eden.

— Mes Arabes et moi. nous te servirons tous, répond Ismaël, mais pour une autre récompense... J'aime ta fille.

Je la vis ce jour même où les Francs,
Après t'avoir surpris, l'entraînaient dans leurs
[rangs.

Quand je les rencontrai vers les champs de Solime,
Ils venaient d'arracher le voile de Fatime.
Ils la voyaient!... Soudain, avec mes cavaliers
Je poursuivis ces Francs nommés les Templiers.
Un d'eux, sur son cheval, l'emportait avec joie;
Je m'élançai souvent pour lui ravir sa proie.
Cefut en vain... le Franc poursuivait son chemin,
Et nos meilleurs soldats moururent de sa main.
Cet amer souvenir à ta fille m'enchaîne.
Elle a tout mon amour, le Franc toute ma haine.
Accepte-moi pour gendre, et de mon dévouement
Tu seras satisfait.

— Sers-moi, va combattre le sultan de Damas, et dans deux ans je te donne ma fille ou l'un de mes châteaux. — Mais, reprend Ismaël, j'exige que les Templiers que tu tiens en ton pouvoir soient mis à mort; l'un d'eux a tué mon père. — Tu seras satisfait. »

Benitza revient. « Les médecins ont déclaré que Fatime avait reçu du poison, » dit-il à son maître. Celui-ci, dans sa douleur, veut se venger, et ordonne à Benitza d'aller lui chercher trois assassins. Ils paraissent chacun à une des portes du fond; ils sont vêtus de manteaux blancs. Un premier s'avance. Hassan prend un poignard sur une table, le lui remet et dit : « Frappe le roi des Francs; si tu meurs,

ton âme ira retrouver le paradis que je t'ai fait connaître. » Un second s'avance. Hassan lui donne un poignard : « Va tuer le chef des Templiers. » Un troisième s'avance. Hassan lui présente un poignard : « Que le sire de Sabran, qui a eu ma fille comme prisonnière, meure de ta main. » Les trois assassins se retirent. Il ordonne à Benitza de conduire les Francs au supplice. Fatime paraît. Ismaël se tient à l'écart. Elle est entourée de ses femmes, et se laisse tomber dans les bras de son père, qui cherche à la ranimer en lui parlant du soleil, de l'ombre, des fleurs, de l'air pur.

« Regarde et ris vers moi ,

lui dit-il,

que ma douleur te touche.
Fais briller à mes yeux les perles de ta bouche.

Que désires-tu ? — Rien ! — As-tu vu quelque émir qui t'ait fait souhaiter d'être épouse ? — Non. » Il fait approcher Ismaël; Fatime aussitôt laisse tomber son voile. « C'est un allié fidèle, dit Hassan; il a reçu de moi la tunique de toile et l'anneau. Tu peux lever ton voile. — Fatime, ajoute Ismaël, ton père te dira mon secret. — Il m'a demandé de l'unir à toi, ma fille, reprend Hassan. J'ai promis. Mais tu venais solliciter quelque grâce ? — Je viens vous implorer pour les chrétiens.

Ne me refusez pas cette faveur dernière.
Ils furent généreux envers leur prisonnière,
Et sans regret, du moins, vous me verrez mourir,
Si ma reconnaissance a pu les secourir.
— Ah! parle-moi plutôt de vengeance et de haine,
Lorsque tu sens brûler le poison dans tes veines, »

lui dit Hassan.

(Fatime se tourne et voit passer dans le fond les chrétiens que l'on conduit au supplice.)

Un moine entre précipitamment; il offre la rançon des Francs. Hassan refuse. Le moine implore Fatime pour Paul de Sabran. Elle s'approche de son père et lui

dit bas : « Je veux qu'il vive... je l'aime ! »
En ce moment, Sabran, brisant ses chaînes,
s'écrie : « Montjoie et saint Denis !

La palme du martyr est promise à ma foi,
Et je ne marche pas à la mort malgré moi !

— Il va m'apercevoir, » se dit en tremblant Fatime. En effet, Sabran prononce son nom. « Il ne m'a point oubliée ! » se dit-elle avec joie, et comme revenant à la vie. Hassan, qui s'aperçoit de cet heureux changement, donne l'ordre de retarder le supplice.

DEUXIÈME ACTE.

Une prison. Au fond, une porte grillée donnant sur le rempart ; dans le lointain, le Liban. A droite, un escalier conduisant au donjon du château.

Sabran a été reconduit dans sa prison. Le jeune Templier aime Fatime ; mais il cachera ce secret et mourra fidèle à son pays, à son Dieu. Le moine descend dans la prison. Frère Yves a été élevé chez le sire de Sabran. « Le comte votre père, dit-il au jeune chevalier, a pris la croix, m'a amené avec lui, et m'a chargé de payer votre rançon. Je dois la faveur de vous voir à Fatime.

..... Par la croix du Sauveur,
Je ne connus jamais plus noble damoiselle.
A votre délivrance elle applique son zèle,
Et vos respects lui sont un si doux souvenir
Que, par elle, d'Hassan on peut tout obtenir. »

L'espoir de revoir bientôt son père rend à Sabran le désir de vivre... Fatime s'avance suivie de ses femmes. Elles portent les armes du Templier et les déposent sur un banc.

« Maître, seigneur, émir, car je ne sais comment, lui dit-elle,

Après tant de bienfaits, te nommer autrement,
Si je descends si tard dans ta prison, pardonne,
J'ignorais le malheur où ton Dieu t'abandonne.
Mais, ayant tout appris, je viens te secourir,
Et ce n'est point ici que Sabran doit mourir.
Comme l'Arabe, au fond du désert qu'il traverse,
Se souvient du rocher et de l'eau qu'il lui verse ;

Comme il bénit le soir les fraîcheurs de la nuit,
Et l'arbre qui lui donne et son ombre et son fruit,
Ainsi je me souviens que ta noble bannière
Fut un asile sûr pour moi, ta prisonnière.

— J'étais résigné à mourir, madame, mais pour me récompenser d'avoir fait mon devoir, vous me donnez la liberté. Je l'accepte. — Mon père, reprend Fatime, te demande à former une alliance avec les Francs contre Ismaël dont il s'est fait un ennemi en ouvrant ta prison. Ce chef des Bédouins dit qu'entre toi et lui il a à venger la mort de son père. Il me veut pour épouse... Je ne l'aime pas.

— Je le trouve insolent d'oser vous regarder ! » s'écrie Sabran, emporté par la jalousie. Hassan paraît, suivi de ses gardes et de Benitza. Sur un signe de son père, Fatime sort avec ses femmes.

« Tu es libre, dit Hassan au jeune Templier. Ma générosité te surprend ?

— Je trouve naturel que l'on soit noble et grand. répond Sabran.

Votre but est, je crois,
D'abandonner bientôt le Croissant pour la Croix.
Nous combattons pour vous, recevez l'assurance
D'un traité favorable avec le roi de France.

— Ismaël devenait mon gendre, mon appui ;
Retrouverai-je en vous ce que je perds en lui ?
— Vous le retrouverez, votre fille est si belle,
Que nos plus hauts barons se sont émus pour elle.
Je pourrais en nommer de très-puissants...

— Chrétien,
Je ne veux écouter d'autre nom que le tien.
Ma fille t'aime.

— Je ne peux l'aimer. — Mais on peut te relever de tes vœux. — Je ne puis trahir ma foi. — Le chef des Templiers, le roi de France et toi, vous deviez mourir... l'amour de ma fille m'a décidé à donner avis aux trois assassins de ne point accomplir mes ordres. Que décides-tu ? — Pour donner à Fatime un seul jour de bonheur, je sacrifierais ma vie, mais je ne puis trahir mes serments. Je suis prêt à mourir. » (Sabran retourne dans sa prison.)

Blessé dans son orgueil de père, Hassan renouvelle son pacte avec Ismaël. Celui-ci s'éloigne satisfait. Fatime, qui a vu cette joie, s'en inquiète; elle accourt, apprend le refus de Sabran et la vengeance qu'Hassan veut en tirer. « Je ne demande pas que l'on me venge, dit tristement Fatime; il obéit à son Dieu. — Non, répond Hassan, le moine avoue que le fils de son maître aime une femme. — Elle est bien heureuse!... Mais grâce pour lui, mon père, ou vous allez me voir expirer à vos yeux. — J'accorde une heure au Franc. — Laissez-moi lui parler! — Je vais attendre dans mon appartement; les assassins armés veilleront à ma porte... l'heure écoulée, qu'il consente à être ton époux, ou qu'il meure! »

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

Benitza accompagne Fatime; il la prévient que le moine va venir recevoir les dernières volontés du captif, et s'éloigne après avoir donné l'ordre aux soldats d'introduire Sabran. « Je n'ai qu'un instant pour te soustraire à la mort, lui dit Fatime. — Et c'est vous qui voulez me sauver! répond-il avec émotion.

— De qui me défendit je dois sauver les jours. Si je n'espère plus, je me souviens toujours, Et quelque sentiment qu'elle puisse éprouver, Fatime, en te sauvant, ne veut que te sauver.

Pour cela, feins de m'aimer un jour : alors tu deviens libre, et tu en profiteras pour fuir de ces lieux. — Mais le courroux d'Ismaël, de votre père, retombera sur vous. — Tu vivras; peu m'importe le reste! le bonheur de te sauver me suffit.

Mon cœur est dévoué beaucoup plus que jaloux, Et vos femmes, d'ailleurs, sont plus belles que [nous.

Va rejoindre celle que tu aimes. — C'est une calomnie! s'écrie Sabran; la preuve, c'est que je veux mourir ici. » Fatime se désespère; les assassins de son père vont

venir poignarder Sabran. Elle se jette à genoux : « Prophète des chrétiens, dit-elle, sauve-le, et je deviens chrétienne. O Christ! je suis à toi. — Fatime! est-ce bien vrai? » lui demande Sabran attendri par cette prière. Mais apercevant Benitza et le moine qui viennent d'entrer, il reprend avec calme : « Madame,

....Souvenez-vous de cet adieu suprême. Si vous servez mon Dieu, servez-le pour lui-même.

(Benitza reconduit Fatime jusqu'à la porte de sa chambre; la tapisserie, qu'elle relève pour passer, retombe lentement derrière elle.)

Sabran, seul avec le moine, se met à genoux pour se confesser avant de mourir. Lorsqu'il en est arrivé à l'aveu de son amour pour Fatime, il s'arrête honteux. Fatime, qui de sa chambre n'entend plus la voix de Sabran, s'avance inquiète, soulève la tapisserie et apprend que c'est elle qu'il aime. La confession finie, Benitza et les assassins s'avancent... Fatime se jette au devant d'eux : « Sortez! leur dit-elle avec énergie; allez dire à votre maître qu'avec mon poignard je défendrai le chrétien comme une lionne qui défend ses petits. Allez! » (Benitza et les assassins se rendent chez Hassan.) Resté seul avec Fatime, Sabran, vaincu par tant de dévouement, s'écrie : « Je ne suis plus Templier, Fatime, je suis à toi! Il était à ses genoux; Hassan entre avec ses assassins. Dans sa joie, le père de Fatime s'écrie : « Tu m'as rendu ma fille! compte sur ma reconnaissance. » Puis, se tournant vers ses gardes : « Qu'on étale les trésors de mon palais; suspendez aux lambris des guirlandes de fleurs, étendez les plus riches tapis. » Benitza accourt. « Pardonne, maître, lui dit-il, si je viens mêler des alarmes à tes joyeux transports... L'émir Ismaël arrive, j'ai vu briller des armes.

— Qu'il vienne! (s'écrie Sabran) et sur mon âme, De lui vous n'aurez rien à redouter, madame.

Pour rejeter au loin ses Bédouins nombreux,
Avec quelques soldats envoyez-moi contre eux,
Et nous les chasserons jusques à la frontière,
Comme le vent du nord emporte la poussière.»

QUATRIÈME ACTE.

Même décor.

Ismaël paraît; il a vaincu le sultan de Damas, et vient chercher sa récompense, la main de Fatime. Hassan lui offre le plus beau de ses châteaux. « Je comprends, répond Ismaël; ta fille me préfère un chrétien... » Les deux rivaux s'insultent. Sabran, lorsqu'il fut armé Templier, avait juré de combattre trois ennemis à la fois. Il provoque Ismaël et deux des siens... L'Arabe fait taire sa haine; Hassan s'en inquiète... mais Fatime sort de sa chambre en habits de fiancée, et, la prenant par la main, il partait, ainsi que Sabran, pour aller à l'autel... Les trois assassins entrent par les portes du fond et s'arrêtent. Ismaël seréjouit. Tout s'explique. L'envoyé d'Hassan qui portait le contre-ordre a été arrêté par Ismaël. Le roi de France n'a dû sa vie qu'à sa captivité. Le comte de Sabran a été tué par derrière comme il priait à genoux le ciel de lui rendre son fils... Il n'y a plus de mariage possible entre Fatime et Sabran, qui, dans son désespoir, s'écrie :

[plier;

«Frappez!... je suis chrétien, Français et Templier. Avec les assassins je ne puis m'allier.

— Songe, lui dit Hassan, qu'Ismaël seul est coupable; je viens de le faire charger de chaînes.—J'ai tes serments,» lui dit la pauvre Fatime... Mais Sabran redemande ses chaînes; il insulte Hassan; celui-ci va le faire mourir; mais voyant Fatime prête à se poignarder elle-même, il consent à ce qu'elle fasse sauver le chrétien.

CINQUIÈME ACTE.

Il fait nuit. — La lune éclaire le Liban.

Fatime s'informe à Benitza si tout est préparé pour la fuite de Sabran. Le Templier entre. « Est-il vrai, madame, que les chrétiens, mes compagnons de captivité,

seront libres, sans rançon ? Vous me sauvez la vie, et la vertu qui me fait agir ressemble à de l'ingratitude. — Tu ne m'as point trahie, lui répond Fatime; entre nous deux s'élève ton père assassiné; sois fidèle à tes serments; pars !

Et le tombeau demain te gardera ma foi. »

Il s'éloigne, s'arrête et revient. « Comme témoignage de ma reconnaissance, lui dit Sabran, recevez tout ce que je possède : la croix que me donna ma mère, une sainte personne; et puisse cette croix convertir votre cœur. — Le dieu de la douleur est le mien, dit-elle prenant la croix. — Adieu, Fatime ! — Adieu ! répond-elle. »

En ce moment le moine accourt. « Ismaël, leur dit-il, a été délivré par les siens; il assiège le château pour s'emparer de Fatime. » Les Templiers paraissent sur la terrasse; quelques-uns ont des torches. Sabran s'écrie :

« Une épée ! une épée !

(S'adressant aux Templiers.)

Et vous, mes gentilshommes,
Dague au poing, tête haute, et montrons qui nous
[sommes !

(A Fatime.)

Je veux de tout mon sang vous payer ma rançon.

(Au moine qui lui présente des armes.)

Ami, je combattrai sans casque et sans cuirasse. Dieu me livre Ismaël, je comprends cette grâce. Vous comblez de mes vœux la plus chère moitié : Merci, mon Dieu, merci, vous avez eu pitié !

(Il sort avec le moine et les Templiers. Hassan paraît en même temps à la porte de la tour; il est entouré de ses assassins.)

« Mon père ! lui dit Fatime,

[craindre !

Quand il combat par nous, vous n'avez rien à
Et malheur à l'émir, si le Franc peut l'atteindre !

— Enfant ! répond son père, l'amour t'aveugle ! Entre dans cette tour, et si je suis vaincu, tandis que les soldats d'Ismaël briseront cette porte, tu pourras choisir entre l'esclavage et la mort.—J'ai choisi, répond Fatime entrant dans la tour.—Maintenant,

dit Hassan à ses gardes, mourons pour sa défense. » On entend au dehors :

« Dieu le veut ! Dieu le veut !

Hassan s'écrie :

— Au poing le cimetière !

Dieu le veut ! les chrétiens poussent le cri de Allons à l'ennemi !

[guerre !

— L'Arabe est en fuite ! leur dit Benitza accourant, les chrétiens sont vainqueurs. » (Sabran blessé entre soutenu par le moine ; quelques Templiers l'entourent.)

« Fatime, dit-il, loin de vous je ne pouvais pas [vivre ;

De ce tourment cruel le Seigneur me délivre.

J'ai répandu mon sang pour vous et pour mon [Dieu,

Et ce m'est un bonheur de mourir en ce lieu. »

En ce moment, Fatime s'écrie derrière la porte : « Mon père, il est vainqueur !

— Entourez-le chrétien, dit Hassan ; si ma fille le voit, elle est morte ! » (Les Templiers et quelques soldats se rangent autour du banc où Sabran est déposé. Le

moine est à genoux devant lui. La porte de la tour s'ouvre ; Fatime en sort avec ses femmes.)

« J'ai tout vu, dit-elle à son père, la lune brillait sur le Liban. Ismaël est mort ; l'Arabe a fui sans plier sa tente. Maintenant il faut que le chrétien s'éloigne, comblé de nos bienfaits ; il faut que je lui parle ; je peux tout espérer encore. Mon père, et vous tous, allons au-devant du chrétien ! (Elle va pour sortir ; voyant que personne ne la suit, elle s'arrête, et regardant autour d'elle avec effroi :) « Vous gardez le silence ? ajoute-t-elle ; pourquoi ces pleurs ? — Fatime !... murmure Sabran. — Il est là ! s'écrie-t-elle. — Je meurs ! mais je vous vois. » (Il expire.) « Voici ta croix, lui dit Fatime. Je suis chrétienne et je vais te revoir ! » (Elle tombe morte.)

De beaux vers, de l'intérêt, et le talent des acteurs, font du *Vieux de la Montagne* un très-beau et très-intéressant spectacle.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

Que les temps sont durs, ma chère amie, et qu'il est difficile de savoir ce que l'on doit faire pour le mieux ! Si l'on dépense tous ses revenus en fêtes, en dîners, en toilettes, c'est bien... cet argent, semblable à la sève, coulera dans toutes les branches de l'arbre de l'industrie, et ira porter la vie à ses plus petites feuilles... Mais je crois qu'il faut y être obligé par une haute position ; car, comment peut-on s'amuser quand on sait qu'il y a des gens qui ont froid, qui ont faim ? Il est vrai que, le lendemain, l'argent dépensé en fêtes, en dîners, en toilettes, aura réchauffé bien des mansardes et nourri bien des affamés... *Heureux du jour, dansez,*

mes fils auront du pain, dit une chanson... Mais c'est triste ! Aussi, dans une position ordinaire, je crois qu'il vaut mieux faire travailler le plus que l'on peut, sans nuire à sa fortune. Ainsi, par exemple, à la campagne, on dit aux pauvres gens : Curez cette pièce d'eau — faites ici un fossé — la terre que vous enlevez, portez-la plus loin pour en élever une montagne. A la ville, on dit à celui-ci : Je voudrais six paires de bottines — à celle-là : Faites-moi des draps, des chemises.... On embellit ainsi sa propriété, on monte pour longtemps sa garde-robe... Quitte à faire des économies lorsque viendra une année plus heureuse ! Payer à l'homme son salaire, cela lui con-

serve sa dignité; lui faire l'aumône, cela l'humilie... Mais il y a des familles qui ne peuvent ni faire travailler ni faire l'aumône; celles-là ne peuvent que s'imposer des privations... Mon Dieu! qu'il est dans la vie des situations, des époques difficiles! Heureusement que les riches connaissent les besoins des pauvres. Nous ne sommes plus au temps où une grande dame à qui l'on disait: Le peuple n'a pas de pain, répondait: Qu'il mange de la brioche! On m'a raconté un trait de madame la duchesse d'Orléans, qui m'a bien touchée. Son Altesse Royale était à Saint-Cloud; elle donne l'ordre à un domestique d'aller lui acheter la viande et les légumes qui composent le pot au feu du pauvre, et de le faire cuire dans une des pièces dépendantes de son appartement. A l'heure du déjeuner des jeunes princes, ses fils, elle leur fait servir une soupe, ils en mangent et se regardent étonnés; cela ne leur paraissait pas bon du tout. Madame la duchesse leur dit: « Je vous ai fait servir, mes enfants, ce qui est le meilleur repas du pauvre; il serait bien heureux s'il en avait autant tous les jours; mais à peine s'il peut s'en procurer un pareil le dimanche... — Que l'on nous serve le bœuf, dit le comte de Paris, et à présent que nous savons comment vit le pauvre, ajoute-t-il, nous donnerons encore davantage, afin qu'il soit plus heureux. » Voilà comment, mère intelligente, la bonne duchesse élève ses enfants, qui seront appelés un jour à régner sur notre France chérie. La preuve que notre patrie est protégée de Dieu, c'est que le nombre de ses enfants augmente tous les jours. En 1700, la population du royaume était de 19,669,000 habitants, et en 1846 elle était de 35,400,486. Depuis 1831 jusqu'en 1846, elle s'est accrue de 2,939,552 habitants. Heureusement que nous avons l'Algérie, pour lui verser le trop plein de notre population, car la superficie de la France n'est pas grande, et, si cela continue, il n'y aura

bientôt plus de place pour ses enfants!...

Mais redescendons de ces hautes questions de morale et d'économie politique que j'ai entendu discuter à nos mères durant nos douces soirées de travail, et revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos travaux de jeunes filles.

Le n° 1 est la pièce de devant d'une robe de petite fille. Ces brandebourgs se brodent en ganse de coton blanc, sur percale rayée bleu et blanc, sur nankin, ou sur percale blanche. Pour le devant de la jupe, tu continues ces brandebourgs en commençant par celui du bas du corsage, et lorsque tu as fini ces cinq rangs, tu en ajoutes d'autres que tu augmentes chaque fois. Le dernier dessin doit se continuer tout autour sur l'ourlet, haut de 10 centimètres.

Le n° 2 est le côté gauche du revers qui se ferme sur le dos, par cinq brides et cinq boutons. Ce revers se coud à partir du bas du n° 1 jusqu'au milieu du dos.

Le n° 3 est ce devant dans les proportions ordinaires de nos patrons.

Le n° 4 est un des revers.

Le n° 5 est un des côtés du dos.

Le n° 6 est la pièce de côté qui se joint au dos et à la pièce de devant.

Le n° 7 est la manche. Au-dessus d'un ourlet de 4 centimètres, tu feras le même dessin.

Le n° 8 est la moitié de la ceinture, sur laquelle tu feras encore le même dessin.

Il est bien entendu que ce dessin te servira pour toi-même, tu n'auras qu'à rallonger ces brandebourgs.

Le n° 9 te représente un *tricot losange* qui peut servir pour pelote, petits rideaux, couverture de lit, de coussins, ainsi que pour préserver les bras et le dos des fauteuils. Il n'y a que le choix de la laine, du coton, du fil et des aiguilles, qui décident de sa destination. Tu couds tout autour la dentelle Van-Dick, n° 9, planche VIII, 14^e année de notre journal.

Pour une pelote. Prends deux aiguilles de fer, à tricoter des bas. Ces aiguilles

doivent avoir 12 millimètres de circonférence, et du fil d'Écosse.

Monte ce tricot comme une jarretière. Il te faut 80 mailles : chaque losange emploie 4 mailles.

Ce tricot s'exécute un tour à l'endroit et l'autre à l'envers.

1^{er} tour; il se tricote à l'endroit. Tricote deux mailles simples; sans quitter le fil, ramène-le devant toi, entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble; recommence à tricoter deux mailles simples; sans quitter le fil, ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble, et continue ainsi jusqu'à la fin de l'aiguille, où il doit te rester deux mailles que tu tricotes ensemble.

2^e tour; il se tricote à l'envers. Tricote deux mailles simples; place le fil sur l'aiguille de droite, et ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble; recommence à tricoter deux mailles simples, à placer le fil sur l'aiguille de droite, et à le ramener devant toi entre les deux aiguilles, tricote deux mailles ensemble, et continue ainsi jusqu'à la fin de l'aiguille, où il doit te rester deux mailles que tu tricotes ensemble.

Lorsque tu as tricoté ainsi 8 tours, 4 à l'endroit, 4 à l'envers, tu te retrouves à l'endroit. Alors, tu commences le 9^e tour, qui se trouvera être le 1^{er} du second losange.

1^{er} tour, il se tricote à l'endroit. Tricote quatre mailles simples; sans quitter le fil ramène-le devant toi entre les deux aiguilles, tricote une maille double, et continue comme au premier losange; à la fin de l'aiguille, après les deux mailles tricotées ensemble, il doit te rester deux mailles que tu tricotes simples.

2^e tour, il se tricote à l'envers. Tricote quatre mailles simples, et continue comme le rang précédent; à la fin de l'aiguille, après les deux mailles tricotées ensemble, il doit te rester deux mailles que tu tricotes simples.

Lorsque tu as tricoté 8 tours et fini ce

second losange, tu te trouves à l'endroit, et recommences un troisième losange de même que tu as commencé le premier, c'est-à-dire en commençant par tricoter deux mailles simples.

Si tu veux faire ce dessin à colonnes, tu continues en commençant chaque losange par deux mailles simples.

Tu peux prendre des aiguilles fines, du fil fin, ne monter ta jarretière que sur vingt mailles; alors tu auras un joli entre-deux pour coudre au bas d'un jupon qui serait trop court; à l'autre côté de cet entre-deux tu ajouterais ensuite un ourlet haut de 8 centimètres. Cet entre-deux peut servir aussi pour orner le bas des pantalons.

TAPIS ÉCONOMIQUE.

Achète deux aiguilles en fer de 8 millimètres de circonférence, du fil que vient de filer une pauvre paysanne, et qui n'est point encore retors. Tu le pelotonnes sur trois pelotes, que tu pelotonnes ensuite sur une seule pelote, ce qui te fera du fil en trois brins.

Quelqu'un de ta famille a-t-il usé un vêtement de drap? tu coupes ce drap en brins longs de 4 centimètres, larges de 5 millimètres. Tu les places dans une boîte.

Tu prends ton fil en trois brins, tu montes 29 points comme si tu montais une jarretière, et, dans le cours du travail que je vais t'indiquer, tu continueras à tricoter chaque tour à l'endroit, comme pour une jarretière.

1^{er} tour. Prends la première maille, ne la tricote pas, tricote les autres comme à l'ordinaire.

2^e tour. Prends la 1^{re} maille, ne la tricote pas; de ta main droite prends un brin de drap, place-le entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, où tu retiens ce brin de drap sous le pouce et l'index de ta main gauche, tricote une maille; avec l'index de ta main gauche va chercher la moitié du brin de drap qui pend derrière ton tricot, ramène-la à côté de celle qui pend devant toi, tricote une maille; prends

un second brin de drap, place-le de même entre les deux aiguilles, à cheval sur le tricot, où tu le retiens sous le pouce et l'index de ta main gauche, tricote une maille; avec l'index de ta main gauche va chercher la moitié du brin de drap qui pend derrière ton tricot, ramène-la à côté de celle qui pend devant toi, tricote une maille, prends un troisième brin de drap, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

Tricote un tour sans placer de brin de drap, ce sera l'envers.

Cette bande de tricot sera large à peu près de 10 centimètres. Si tu peux en faire une noire, une bleue, une vigogne, une verte, une noire, et les coudre dans cet ordre par un surjet à l'envers, tu auras un tapis rayé.

Si tu veux mêler également toutes ces couleurs, tu auras un tapis jaspé.

Ces tapis se doublent ensuite d'une toile verte. On en fait des tapis de voiture, des descentes de lit et des tapis de cheminée pour la campagne.

TAPIS PRAIRIE.

Si tu as beaucoup de bouts de laine verte, coupe-les sur 4 centimètres de long, places-en deux brins ensemble, et puis tricote-les de même que le tapis précédent.

Si tu as des bouts de laine de toutes les couleurs, tu peux faire un tapis jaspé.

N° 10. J'allais oublier notre coq; c'eût été dommage. Imagine-toi ce sultan de nos basses-cours orné de plumes éclatantes, relevant une de ses pattes avec cet air impertinent que tu lui connais, et prêt à crier son coquerico! en se promenant sur une verte prairie.

Ce coq peut servir pour tabouret, coussin, fond de chaise ou écran de cheminée.

Le n° 11, ce sont les signes qui représentent les couleurs.

Le n° 12 est un rébus. Je vais t'expliquer le dernier.

4 multiplié par 5 — Dieu est Dieu et

Mahomet est son prophète (verset du Coran) — un N et son apostrophe — une haie — des pas — un aval — et un E.

Ce qui signifie : *vin versé n'est pas avalé.*

Que vais-je te dire en fait de modes? Toujours la même chose! Des petits chapeaux garnis simplement, des robes à jupes longues, à corsage et à manches amazone; des écharpes, des mantelets de velours, des visites bien longues, de longues pèlerines en hermine fausse ou vraie, force manchons pareils, toujours des bottines.

Les petites filles ont des pantalons blancs, des jupes courtes, des redowas de velours et des chapeaux de velours, très-évasés sur les joues et retenus par des brides ornées chacune d'une rosette qui couvre chaque oreille... Au bal, en soirée, les dames, les demoiselles, portent du taffetas rose, bleu, blanc, jaune ou lilas; corsage à pointe; berthe, ouverte sur les deux épaules et arrêtée par un nœud formé de deux boucles à bouts pendants; manches courtes; cheveux relevés derrière par un riche peigne en or; de chaque côté de la tête, une grappe de fleurs naturelles, retenue par un mince bandeau de feuilles couchées l'une sur l'autre... On ne voit à la ville que des toilettes d'hiver, mais les étoffes de printemps se montrent à travers les glaces qui ferment les magasins; ce sont toujours les mêmes étoffes : toile de Tussor grise ou couleur nankin carreaux écossais en soie ou en laine.

Tu vois, ma chère, que je rabâche.... aussi je m'arrête, en attendant le mois prochain, où j'aurai, je l'espère, quelque chose de neuf à te dire... Cependant, il faut pourtant que je te dise quelque chose de bien connu, de bien vrai, de bien vieux; quelque chose que tu sais depuis longtemps... il faut que je te dise que je t'aime et te suis toute dévouée.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

24 mars 1199. *Mort de Richard Cœur-de-Lion.*

Richard se trouvait presque toujours dans ses possessions de la Normandie et de l'Anjou, à cause de la mésintelligence qui régnait entre lui et Philippe-Auguste. Or, on vint lui apprendre qu'un de ses vassaux, le comte Adhémar de Limoges, avait trouvé un trésor d'une valeur extraordinaire; il ne s'agissait de rien moins, dans les récits populaires, que *d'un empereur, assis à table avec sa femme, ses fils et ses filles*, le tout de grandeur naturelle et en or massif. Le comte, sur la requête de son suzerain, lui envoya une somme d'argent; mais Richard, agissant en lion, voulut avoir le tout; et se promettant d'obtenir par la force ce qu'on ne lui cédait pas de plein gré, il vint mettre le siège devant le fort de Chalucel, où le trésor était gardé. La veille de l'Annonciation, en s'approchant de la place pour voir par où elle était abordable, il fut atteint d'une flèche à l'épaule; plein de colère, il commanda l'assaut, qui eut plein succès. Le château fut pris, la garnison pendue, à l'exception du soldat qui avait blessé Ri-

chard. Il se nommait Gourdon. Amené devant le roi, celui-ci lui dit: « Coquin, comment as-tu osé attenter à ma vie? Que t'avais-je fait? — Tu as tué mon père, tu as tué mes deux frères, et tu voulais me faire pendre! lui répondit le soldat. Sire roi, venge-toi, si tu le veux, mais en mourant je m'applaudirais encore de t'avoir tué. » A ce discours hardi, Richard soupira, sembla faire un retour sur lui-même, et remettant cent shillings à cet homme, il donna ordre de le laisser en liberté. Puis, sentant son heure approcher, le roi d'Angleterre se confessa, avec de grandes marques de repentir, à son aumônier, Milo, abbé de Cîteaux, et mourut à l'âge de quarante-trois ans, sans laisser de postérité. Comme il avait encouru, pour des usurpations sur l'Église, l'excommunication fulminée par Innocent III, son corps resta longtemps sans sépulture; mais Godefroy Winesauf, ancien chancelier de Richard, composa un poème en l'honneur du pape, et pour prix de ses vers, il reçut enfin l'autorisation de porter les restes de son maître au lieu du repos.

MOSAÏQUE.

Le jour de Pâques, chez les peuples qui suivent le rite grec, lorsque deux amis se rencontrent, l'un des deux salue l'autre en lui disant : *Christ est ressuscité!*

Quand le talent d'écrire parmi les femmes se trouve réuni au génie dans les

hommes, c'est ce qui établit la supériorité d'un peuple.

CHATEAUBRIAND.

C'est une belle passion que celle des bons livres lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire et dans son cœur.

CLÉMENT XIV.

en
ne
co
eb
ené
in,
Que
tu
me
ire
ou-
oir
ra,
et
, il
ais,
n-
ar-
lo,
ua-
ité.
pa-
ul-
esta
roy
rd,
pe,
fin
son
co
co
co
co
co
rité
des
ans

La Fiancée de Conrad.



Jas des Demoiselles, 12^e année.

A. Deveria del.

Jou Hemeroc & Paris

*Publiant son rôle de pêcheur, Conrad salua Berthe
avec courtoisie.*